

# margelles

numéro 26

été 2026



Julie Leroi  
Laurent Billia  
Claude Caroly  
René Thibaud  
Muriel Guyon  
Isabelle Sancy  
Julien Derôme  
Hélène Miguët  
Damien Cattinari  
Rodrigue Lavallé  
Christian Travaux  
Christine Tourasse  
Stéphane Bernard  
Leandro Santa-Cruz  
Pierre Gondran dit Remoux





## Éditorial

Ce galet qui roule sur la grève et que tu ramasses, encore brillant d'écume, que vas-tu en faire ? Le disposer au sommet de la pile pyramidale commencée plus haut sur la plage, ou bien le garder pour autre chose ? Et tu te dis que tu pourrais le transformer, le graver par exemple, ou le creuser ? Le peindre d'une ou plusieurs couleurs en réservant une partie de sa surface originelle... Tu le retournes, tu en examines la surface lisse, quoique légèrement poreuse, tu grattes un peu avec l'ongle de ton pouce. Le son qui s'en dégage alors te rappelle celui de ces instruments de musique primitifs et percussifs. Tu t'en assures en tapotant du bout des doigts mais, comme il est logé dans ta paume, les vibrations en sont amorties.

Ce galet, produit par le ressac, sculpté et poli par l'interaction de la force de l'eau et du sable, pourrait tantôt être considéré comme une forme aboutie – Braque en collectionna et Brancusi, Moore, durent certainement s'en inspirer – ou comme un matériau plastique susceptible d'exciter l'imaginaire. Car, et cela tombe sous le sens, c'est de la rencontre entre le médium et celui qui l'envisage qu'advient le geste créateur. La musique et le langage (oral ou écrit), et la poésie peut-être plus encore, n'échappent pas à cette règle première.

La langue est un matériau complexe et dense – "à toute profondeur", a dit de Staël, à propos de la peinture – aussi, nous nous efforçons d'y être attentifs dans le choix de nos publications, et ce pareillement pour les images.

P.A.

## Sommaire

<i>Julie Leroi / Il y a un monde ici</i>	p. 6-15
<i>Isabelle Sancy / Du feu dans l'ombre</i>	p. 16-25
<i>Hélène Miguet / En failles</i>	p. 26-33
<i>Leandro Santa-Cruz / Invisibles</i>	p. 34-49
<i>Christine Tourasse / là-bas, jadis</i>	P. 50-61
<i>Julien Derôme / i.e. feu l'index</i>	p. 62-71
<i>Stéphane Bernard / Parcelles</i>	p. 72-83
<i>Christian Travaux / Madame B.</i>	p. 84-89
<i>Damien Cattinari / Les pierres-miroirs</i>	p. 90-97
<i>Laurent Billia / La voix est le premier visage</i>	p. 98-107
<i>Muriel Guyon / Vibrations et dissonances</i>	p. 108-117
<i>Claude Caroly / Restons assis</i>	p. 118-145
<i>Rodrigue Lavallé / Seuils</i>	p. 146-153
<i>René Thibaud / Trois contes</i>	p. 154-167
<i>Pierre Gondran dit Remoux / Lièvre montre le chemin</i>	p. 178-175
<i>La poésie est là, devant / Rainer Maria Rilke</i>	p. 176-177
<i>Le Dactylo Méditerranéen / Sara Balbi Di Bernardo</i>	p. 178-179
<i>Osiris / Fabrice Farre</i>	p. 180-183
<i>Les auteur.e.s</i>	p. 181-185
<i>Commandes et Abonnements</i>	p. 186-187

## Crédits Photographiques

Leandro Santa-Cruz : 1<sup>ère</sup> de couverture, p. 3, 34 à 49  
Adèle Nègre : p. 4-5, 72-73, 98-99, 146-147, 153, 168-169, 175  
P. A. : p. 6-7, 16-17, 26-27, 50-51, 59, 62-63, 71, 84-85, 90-91, 108-109, 167, 176-177, 180-181, 182 à 185, 186  
Claude Caroly : p. 118 à 145, 154-155  
Anon. : p. 178-179  
Cédric Merland : 4<sup>ème</sup> de couverture

Conception graphique et pilotage, Philippe Agostini  
Impression et façonnage de l'impression papier par Mon édition (Nîmes)

Bruno Guattari Éditeur - Chemin de la Blandinière, 41250 Tour-en-Sologne  
e-mail : brunoguattariéditeur@gmail.com / site : www.brunoguattariéditeur.fr



Julie Leroi / *Il y a un monde ici*

## L'été

Qu'est-ce qui retient ainsi le printemps ?  
retarde le passage du solstice l'arrivée de  
cette saison paradoxale où les jours  
perdent en lumière et gagnent en incandescence  
tu les voudrais toujours plus longs mais  
moins chauds  
moins chauds

L'air est un fardeau qui te pèse  
un bâillon qui t'étouffe  
tu ne peux t'y soustraire alors  
comment garder ton calme ? comment  
ne pas défaillir ?  
l'image qui t'obsède est celle de  
l'intérieur argentique d'une  
voiture sur un parking gagnée  
par la brûlure de l'asphalte et  
c'est de là, tu le sais, que provient  
ta suffocation

Tu te poses des questions stupides :  
vas-tu souffrir ? auras-tu le  
temps de voir après, ne serait-ce qu'une  
ou deux ou trois secondes ? tu penses à un canard

sans tête et te demandes si tu auras l'occasion de te voir  
de voir ton propre corps un peu plus  
loin, détaché

Le temps ralentit, ralentit, jusqu'à repousser  
le moment où peut enfin arriver  
la nuit et avec elle, l'allègement  
du fardeau, la démission du bâillon  
parfois, le soleil se cache pour  
ne pas te faire trop de peine mais il  
te déçoit : il n'a vraiment rien compris

L'image qui te vient  
est celle de ces figures printanières  
brebis bouclées paissant l'herbe tendre  
comme tu les envies ! comme tu aimerais être  
l'une d'elles, ne serait-ce que pour un an  
ou six mois  
tu donnerais beaucoup pour six mois

M'oublierai-je ? crierai-je ?  
m'évanouirai-je ? il ne  
le faut pas tu penses à cette saison  
que tu regrettes déjà le seul  
le seul été qui t'a tant fait souffrir  
mais pas assez pour t'extraire  
à tout cela alors tu acceptes l'idée  
bientôt tu seras délivrée de ce plomb sur  
ton dos ta nuque ce plomb dans tes poumons  
tu marcheras sur le pied du bourreau  
et tu lui diras pardon

## Une petite fête dans la maison d'à-côté

Des bruits dans la maison d'à-côté  
flots de voix, éclats de voix, grincements  
de pieds de chaises, chambranles heurtés par  
les portes qu'ils contiennent tout cela  
comme une musique lointaine que la distance  
a dépouillé de ses hauteurs, de ses timbres  
de son volume

Les murs sont la distance, et ce qui  
semble lointain ne l'est pas : la réalité  
est simplement déformée, au point de créer  
une sensation d'irréalité tout comme  
une petite silhouette aperçue au loin  
depuis une hauteur ne semble pas si  
humaine en fin de compte, il paraît même  
inconcevable qu'elle ait des doutes des problèmes  
des aspirations des états d'âmes  
elle est un modèle réduit du genre  
humain tout comme ces bonhommes  
indiquant une école, des toilettes, une sortie  
de secours

La sensation est celle d'une présence  
chaude par-delà les murs une gaieté qui  
bien qu'elle ne nous concerne pas  
atteint nos poitrines accueillantes  
aucun mot ne perce aucun sens à tout ça  
seule la pensée que de petits mondes  
se côtoient, imaginés, déformés, si bien que

la réalité affleure comme une somme de  
petites perceptions

Ce jeu n'est peut-être qu'un bruit d'aspirateur  
cette gaieté une jalousie travestie et cette fête  
le pansement impuissant d'un désespoir

Pour connaître la vérité, il faudrait pouvoir se glisser  
de l'autre côté, observer  
étudier en profondeur les tenants  
les aboutissants  
mais je dois me contenter des croyances  
n'étant ni fantôme ni petite souris

## Crépuscule en hiver dans la vallée de la Gloire

La Gloire s'écoule invisible  
derrière un rideau d'arbres effeuillés  
danseuses immobiles et fatiguées  
en attente d'un ballet qui n'aura pas lieu

des rayons rouges effleurent  
la crête arborée d'un horizon proche  
où la forêt a étendu sa noire cape de nuit  
difficile d'imaginer tous ces fantômes

et pourtant ils sont vieux, et ils sont  
nombreux

mille ans qu'ils contemplent l'eau  
d'une rivière qui a ravi le titre  
arraché par les uns  
manqué par les autres

mille ans que leur esprit diffracté se dissout  
dans les feuillages, la brume et l'humus  
au point de s'émietter comme le vent  
a déjà si bien réussi à le faire

pauvres soldats, pauvres hères  
il fallait pourtant bien qu'ils meurent  
quelque part un jour, mais ce fut  
trop loin et trop douloureux

et aussi trop tôt  
et trop doux  
après le crépuscule vient la nuit  
les rayons se meurent dans la frange ourlée  
d'un ciel opaque luttant pour maintenir  
le tracé d'une ligne grandiose qui clame :

il y a un monde ici, il y a des habitants  
et il y a des rêves  
ici n'est pas le néant malgré les apparences  
la vie est forte même si elle n'en a pas l'air

et la lumière à l'intérieur efface tout  
la vallée s'enfonce dans un noir qui  
pourrait bien être une sorte de néant  
déguisé, mais

le vent souffle, les arbres dansent  
et demain sera une nouvelle année  
un pas de plus loin d'une vieille histoire  
dont l'eau seule garde le nom

**Nous ignorons s'il y avait un premier  
mais nous savons qu'il y aura un dernier**

Tout comme ce fut le cas pour le dodo  
le loup de Tasmanie ou ce joli zèbre  
quagga dont la dernière créature est  
morte il y a plus de cent ans dans un zoo  
d'Europe, emportant son regard triste et  
tendre où miroitait la splendeur des  
horizons mordorés dans  
un infini trou noir où le temps  
n'a plus l'espace pour exister,  
viendra le jour du dernier homme  
– homme ou femme ou créature humaine –  
comment pourrait-on croire  
en notre éternité ? Les mots  
seul au monde atteindront alors  
le maximum de ce qu'ils sont censés  
dire mais pour qui ? pour quoi ?

Que pensera-t-il ? qu'espérera-  
t-il ? tout ce que les millénaires

lui auront légué se sera dérobé  
d'un coup d'un seul, ce sera  
la fin des guerres des héritages  
la fin des faux-semblants des compromis  
mais qu'en sera-t-il de la fin  
du désir ?

Quand bien même tu serais le dernier  
homme au monde et moi la dernière  
femme je ne voudrais pas de toi ! Je préférerais  
mourir que d'être avec toi !

Si c'était moi, aurais-je le désir  
de nourrir le dernier spécimen  
de son espèce, nourrir un corps  
amputé de ses frontières habituelles  
un corps attaché à un souffle, à un esprit  
qui ne seront plus jamais l'autre  
pour un autre  
serais-je seulement capable  
de vouloir quelque chose  
de penser quelque chose

Après cela, viendra le jour du dernier  
jour du dernier homme  
aura-t-il le désir aura-t-il la force et  
le temps de se fabriquer un tombeau  
avant de s'y glisser lentement  
délicatement s'unissant au noir  
refermant la toute dernière page d'un  
livre bientôt disparu et lui aussi  
aura mis fin au passé au présent  
au futur, à l'extraordinaire possibilité

de leur collision, si c'est bien cela  
un esprit  
je ne vous ai jamais aimés je voudrais  
que vous soyez tous morts !  
ces mots que l'on dit parfois



Isabelle Sancy / *Du feu dans l'ombre*

## Amour brûlant

Il y eut l'enterrement qui passa simplement tristement, la réunion familiale dans le bourdonnement feutré des conversations et un lendemain sans goût de rien. Dans l'après-midi elle les décida pour une marche sur les chemins croisés de leurs habituelles promenades, dans de petits chemins doux et plats qui ne fatiguaient guère, au creux des paysages connus. Elle allait au-devant de son bon pas, humant l'air froid et sec ; devant pour ne pas les voir. De retour elle fit l'effort de ne pas aller s'enfermer, resta auprès d'eux, répondit aux questions inquiètes. Ses petits-enfants faisaient de la balançoire, elle les rejoignit et se laissa entourer, caressa les têtes et fourragea du bout de ses doigts glacés dans les creux des cols ouverts ; cris, rires, empoignades. Elle se balançait doucement en serrant le plus petit entre ses bras. Chacun s'affaira avec attention pour qu'elle n'ait rien à faire mais c'est presque en souriant qu'elle signala qu'il vaudrait mieux couper du bois d'avance plutôt que lui remplir son frigo. Certains devaient partir, elle les accompagna au portail, laissa sa main sur la vitre baissée, assura son regard, rassura. Elle avait déjà remis à la réunion familiale de l'été suivant le long travail de classement et de tri des affaires de leur père ; elle n'annula pas la visite de février ; elle parlait de moins en moins, mais calme et mesurée, montrant les volets ouverts des voisins si prévenants, puis elle dit : laissez-moi maintenant ; les derniers s'en allèrent.

Il y eut le premier matin seule. Elle repartit sur les che-

mins très vite, poursuivre la nouvelle, fuir la nouvelle. Elle affronta son bureau presque tout de suite, entrée là pour classer des factures, entrée déterminée à ne pas s'installer comme elle l'aurait fait auparavant mais ce bon air dans les meubles, les étagères chargées, la pile des livres en cours couvrant à moitié les dernières pages de notes, son écriture ample qu'elle lisait même à l'envers, tout un air tranquille qui l'enveloppait et la traversait de douleur la firent s'asseoir à même le sol, comme tombée d'un jet. Elle s'allongea et pleura, pleura, pleura longtemps à gros sanglots, gros bruits désordonnés, débordante de morve et d'eau salée. Si malheureuse, si malheureuse et seule, seule, seule maintenant. Puis bien après, les yeux gonflés et secs, les mains croisées sur son ventre elle se laissa au sol longtemps encore pour s'imprégner de ce qu'elle voyait pour la première fois ainsi, elle se voyait petite souris au ras des meubles et c'était une impression étrange. Les fils torsadés et rangés derrière les meubles, les pieds de lion du bureau dont elle n'avait jamais observé d'aussi près les griffes, les rainures du parquet. L'armoire déjà si grande qui semblait faire un porche dans le mur. Le lustre affreux la fit encore sourire, dans ce plafond si beau, la trappe condamnée et sa poignée de laiton. Elle y revient d'un regard, la jointure laissait apparaître quelque chose de blanc.

Elle trouva là une petite malle en bois, proprement enveloppée d'un vieux drap. Abasourdie elle découvrit dedans une multitude de traces d'elle. Il avait gardé, il avait pris, il avait volé, tant, des petites choses, des choses idiotes et des choses intimes, de vieux rouges à lèvres et un bustier déchiré il y a ... il y a trente ans peut-

être ? Ce bustier de rien du tout. Des tickets de cinéma. Des carnets d'adresses qu'elle avait jetés. Des mémos de sa main sur papier fin à l'encre presque effacée et des listes de courses où elle soulignait trois fois ce qu'il ne devait pas oublier. Une mule perlée. Il aurait donc, lui, perdu exprès une de ses mules de plage qu'elle aimait tant, pour la garder là ? Et des photos, des piles de photos jamais vues. Il y avait des dizaines et des dizaines de photos d'elle à travers les vitres de ce bureau, toutes années confondues, elle qui étend le linge, elle qui arrose, elle qui lit couchée dans l'herbe, des dizaines de clichés flous, lointains et autant de gros plans d'une joue, d'une grimace, d'une fossette. Ses pieds. Son... Non, mais où est-ce ça ? Je ne l'ai pas vu ni entendu, c'est la terrasse, en été une douche de fortune, dans cette tenue... non... il a fait ça ? Des clichés de sa peau, un bout de drap ; là la tête sous l'oreiller, les fesses à l'air.

Tout était comme une brassée d'amour entêtante et obstinée. Ce n'est pas comme si elle n'avait pas su cet amour fou et partagé, mais elle n'avait pas toujours su comment et le temps avait passé en choses à faire, en vies à partager et amour à donner. Mon rayon parallèle, mon merveilleux ami. La saison avançait. Elle avait emporté la malle dans sa chambre, regardait et regardait encore étonnée, tout ce qu'elle contenait. Elle allait ensuite pleurer son amour sur leurs chemins, au long des marches secrètes où tant s'était dit.

Un matin peu avant l'été, repue de larmes, elle s'éveilla très tôt. Elle prépara un nouveau bûcher sur les traces de celui de l'hiver et entretint ce feu avec de fortes branches pour ne plus couvrir que de belles braises où elle déposa côte à côte les contenus disparates de la

petite malle de bois et de son propre petit coffre secret dont elle avait aussi parcouru les mémoires. À genoux, elle se vit implorante souffler tendrement sur les braises pour relancer les flammes qui brûleraient tout.

•

## Lisette

*Miss popeline, mazette, mais moi j'existe aussi...*

Jean-Louis Murat, *Extraordinaire voodoo in Toboggan.*

Lisette entra sans bruit dans la grande salle du théâtre, chercha du regard un regard qui comprendrait en voyant ses bras bien encombrés la raison de sa présence, mais personne ne se retourna au premier rang ni ne fit signe depuis la scène. Elle réalisa combien il faisait noir là où elle se tenait mais garda le sourire dans la pénombre. Ce n'était pas tout à fait une répétition à ce moment-là, elle le comprit vite, c'était une recherche encore, une discussion. Une voix au premier rang dit :

- Reprends à partir de "j'ai bravé ma peur" s'il te plaît.
- J'ai bravé ma peur, moins pour vous rejoindre au plus tôt qu'en espérant ainsi vous montrer que je pouvais apprendre à dominer mes émotions...
- Arrête, là. Vous entendez ? Ça ne va pas du tout ça. Il faut que je modifie mon texte, je ne m'étais pas entendue écrire ça, c'est impossible. Essaie plutôt : montrer que je pouvais dominer mes émotions. Sans dire apprendre. Tonio tu commences.
- Qu'avez-vous fait ?
- J'ai bravé ma peur, moins pour vous rejoindre au plus tôt qu'en espérant ainsi vous montrer que je pouvais

dominer mes émotions...

- Non. Toujours pas, ça cloche. Pire, c'est faux. On y perd l'expression double de sa volonté d'apprendre et sa conscience de l'importance d'être maître de soi. (Silence) Ah je suis bien tentée de lui faire dire les choses à l'envers. C'est une femme à voyager en transatlantique. Au temps qui joue pour elle, elle croit que le risque n'existe pas, non seulement le risque physique de disparaître mais, et parce qu'elle aime se dissimuler dans le couloir spatio-temporel d'une traversée où il ne se passe presque rien, où elle ne fait rien face à l'infini du ciel, de l'océan et de la nuit, tout se dilue et surtout elle-même, donc à l'arrivée, elle naît ; neuve. (Silence)

Lisette ne bougea pas, respirait même à peine, de crainte que les housses protégeant les vêtements dont elle avait les bras chargés ne crissassent les unes sur les autres. Elle voyait les regards incertains qui étaient échangés sur scène ; au premier rang la femme qui avait parlé tapotait son crayon en mesure sur la table tout en regardant les feuilles éparses devant elle ; un homme la regardait intensément, assis à ses côtés. Le silence persistait, Lisette l'interpréta tout de suite en terme de consternation.

Les vêtements empilés sur chacun de ses bras pesaient de plus en plus, et cela allait de pair avec sa joie déclinante de voir déboussolées les histoires délicates qu'elle avait imaginées en cousant et réparant les costumes qu'elle rapportait aujourd'hui. Elle ne savait pas le sujet de la pièce, elle s'était imaginé des tas de choses devant le nombre de chemisettes en linon, alors qu'il n'y avait que deux acteurs là-bas sur la scène. La femme

était très grande, bien trop grande pour la longueur des jupes en douppion crème du plus beau costume féminin. Ce morceau de texte inachevé qu'elle venait d'entendre puis l'évocation brutale d'un vent humide sur la coque peinte d'un paquebot juraient horriblement avec son échancrure bouillonnée de roses. Et elle qui croyait avoir œuvré pour le compte d'une femme mystérieuse, une femme généreuse et assurée dont elle avait fini par entendre la voix quand elle avait imaginé lui confier personnellement la robe du costume de son personnage ; il faudrait en défaire la ceinture pour redonner de la longueur à ça, cette pleureuse qui jouait les héroïnes névrosées ? Quelle déception. Elle faillit tout lâcher, de surprise, quand on lui toucha le bras sans qu'elle ait entendu quelqu'un approcher. Une voix douce lui dit tout bas à l'oreille :

- Venez poser ça dans les loges, je vous aide, donnez, suivez-moi.

Lisette quitta le théâtre lestée de nouveaux travaux de couture, de beaux travaux. Ce soir elle jouerait les yeux fermés à donner leurs noms aux tissus, le lendemain elle aurait des personnages partout dans l'atelier et bientôt des préférences, un ennemi juré dans le faux brocart c'est sûr, une timide camarade dans le zénana bleu qu'elle avait tout de suite repéré, et tout à réparer pour le compte de la femme mystérieuse (sa robe longue en velours dévoré, parce qu'elle était rouge, aussi rouge que le rideau du théâtre) connue sans même l'avoir rencontrée.

•

## Antoine

Antoine avait appris l'existence de l'Afrique à l'âge de 6 ans grâce à un livre trouvé dans la bibliothèque familiale. Les 24 planches du livre de Charles Ratton montraient des masques. Antoine, lui, découvrit d'abord avec une surprise totale l'unicité de visages absolument identiques à ceux dont il croyait qu'ils avaient été secrètement sculptés au bas de toutes les fenêtres pour protéger leur maison. Des visages qui étaient arque-boutés contre l'immensité extérieure. On lui expliqua – sans chercher plus à comprendre les raisons de son intérêt – que c'était là le simple assemblage de vis (brillantes) sur des pièces métalliques (sombres et mates) qui enserrait les barres coulissantes et tenaient les fenêtres closes.

Dans cette vieille maison les ferronneries étaient peut-être, c'est vrai, un peu plus ouvragées qu'ailleurs mais elles étaient courantes. Elles étaient puissantes pensait Antoine – ce fut son premier acte de volition conscient et paradoxal. Le mystérieux visage était à hauteur de ses yeux de tout petit garçon et le regardait fixement ou au contraire le suivait des yeux quand lui, Antoine, se déplaçait pour vérifier si les yeux dans le visage le suivaient. Cette chose qui était courante ne devait pas être un visage, mais c'était un visage dont les yeux le regardaient ; alors le visage existait, tous les visages existaient en bas de toutes les fenêtres pour les protéger du dehors.

Durant des années il s'endormit face à la haute croisée de sa chambre, puissamment apaisé à la seule pensée que le chagrin et la douleur, tous les sortilèges et tous les maléfices étaient absorbés et vaincus par cette petite figure qui le veillait. Il garda longtemps au cœur

l'angoisse d'être le seul à avoir perçu l'existence des figures protectrices de leur maison. Il poursuivit toute sa vie d'heureuses rêveries en interrogeant leur préexistence et leur coexistence sur un autre continent. Il ne se défit jamais tout à fait de la certitude de leur pouvoir (il ne s'en défit jamais, il ne le voulait pas.)



Restaurant

Restaurant

LA LOUISIANE

Discothèque

LB C VD

Hélène Miguet / En failles

*There is a crack, a crack in everything  
That's how the light gets in*

Léonard Cohen

*Hier le vent a claqué les volets du silence*

J'ai pris le couteau en céramique celui que j'avais gagné parce que je suis fidèle Les supermarchés donnent des autocollants puis des couteaux à ceux qui sont fidèles Bons chiens J'ai pensé à cette image que j'avais reçue à l'école Snoopy je me souviens bon chien ma récompense d'enfant sage qui avait fait l'effort d'apprendre à lire et compter J'ai pensé cette image récompense de bon chien docile elle m'est restée comme un os en travers du cœur

On a tous un os coincé en travers du cœur un sur lequel on tombe et retombe à force de vouloir avaler l'os en travers de notre cœur alors que ça coince ça grince ça pince comme une corde sans corps de bois une corde pincée dans le vide du cœur juste là dans la région où à force de battre on tombe sur des os

On tombe et retombe fidèles au poste

On nous l'a appris à l'école la docilité est toujours récompensée Y croire comme à notre gamelle bons chiens savants

Donc j'ai pris le couteau en céramique j'utilise toujours celui-ci c'est bien connu j'ai la fidélité chevillée au corps

et puis c'est un cadeau de grandes surfaces c'est précieux les cadeaux venus de si grands

J'ai saisi la pomme docile dans la main gauche la pomme juteuse je lui ai enfoncé le couteau de céramique dans le tronc à la verticale J'ai fait le tour du trognon lui ai ôté sa colonne vertébrale à la pomme elle faisait un bruit de jus qui croustille le bruit qu'on attend d'une pomme docile un bruit juteux alors qu'on lui arrachait sa colonne là où la vie peut encore garder la tête haute

Elle a croustillé une dernière fois avant le trou béant j'ai aimé ce bruit acidulé qui a fait frétiler mes glandes salivaires

J'aimerais bien finir comme ça moi aussi croustiller une dernière fois avant le trou béant

En regardant ce trou dans la pomme quand même j'ai eu le vertige j'ai vu la faille si profonde eu peur d'y tomber Alice Alice de tomber à l'infini dans le trou béant dans la faille profonde au cœur de la pomme au cœur de la vie au cœur de la terre la faille là qui ressemblait si bien à la mienne ce grand vide où respirer se perd comme les pieds perdre pied souffle voix foi dans le trou béant tomber dans le trou de la pomme quand ceux qu'on aime s'en vont avec des trains des sirènes des passeurs de fleuves lointains

Il me restait quand même ce couteau en céramique celui que j'avais gagné parce que j'étais fidèle je l'ai serré comme retenir

Et j'ai eu mal un mal de bon chien de bonne chienne

un mal aussi comme celui de la mer    houleux dans mon  
ventre à vide

Je me suis dit que la poésie devait habiter là

dans la faille    la place de la poésie    dans le trou béant  
évidé par le trognon

là il faut faire poésie    il y a un espace à  
occuper

•  
C'était hier  
parce que le vent avait claqué les volets du silence

*Ce matin la lumière s'est levée malgré les hommes*

Comme elle    je ne voulais pas faner

Je suis sortie pour ne pas avoir à gratter les croûtes du  
chagrin

pour refaire le monde

le frotter là où ça résiste

On peut toujours compter sur les matins  
même si les fleurs s'en vont vite

Ce matin sous l'abribus    une femme qu'on avait quittée  
laissée seule    sa faim    au vent

Elle avait un vieil anorak plumé    point résolument rose  
sur le bitume grisâtre    J'ai pensé à la couleur de la soli-  
tude    un point résolument rose sur le bitume grisâtre

Je l'ai regardée croquer dans son sac en papier

des miettes de femme suspendues à des miettes de  
croissant sec

Il y avait du gras sur le sac    elle s'accrochait au gras des  
deux mains comme s'il allait s'enfuir lui aussi    le gras qui  
lui restait    car c'était tout ce bout de gras ce bout de joie  
au creux des mains    Tout ce gras auquel se cramponner  
pour ne pas mourir tout à fait dans son ventre

J'ai compris qu'elle avait été fendue en deux    j'ai vu la  
faille sous l'anorak rose    la faille à la place de la colonne  
vertébrale    et j'ai su pourquoi ces miettes de femme à la  
rue

Je me suis assise à côté d'elle sous l'abribus

Trois canettes nous regardaient depuis le rebord d'une  
fenêtre

J'ai proposé

on joue aux quilles ?

Puis j'ai marché comme un mohican dans la ville  
j'aimerais avoir des plumes sur le crâne parfois ça  
chasserait les idées noires j'aimerais pagne au sexe et  
harpon au regard j'aimerais devenir chasseur-cueilleur  
saisir plutôt que croupir bander arc aux paupières

bander le corps embrassé aux misères

*Du bout des cils j'épaissirais le monde*

J'ai vu le clochard pisser contre le lampadaire  
*allegro con brio*  
il y avait encore des dents dans son sourire

Soudain la lumière fut

•

Il suffit de faire attention comme on fait poésie

faire attention la faire comme l'amour ça se fabrique  
à force de patience et de mots qui maraudent et faire  
tendresse aussi Ça se fait tendresse comme l'amour la  
poésie

avec la langue

•

La vieille dame assise sur le banc elle a un puits  
dans le regard

J'ai vu trembler l'eau les polluants éternels du temps  
sur sa cornière rougie

Elle rêve  
margelle margelle  
incantation des cils sur les rebords de l'hiver  
*Rien qu'une petite pièce s'il vous plait*



Leandro Santa-Cruz / *Invisibles*

















Christine Tourasse / *Là-bas, jadis*

Là-bas jadis  
 un chenil et des glapissements  
 une silhouette  
 longue  
 inflexible  
 badine le long des jambes  
 entre les deux  
 une rangée de petites filles  
 parties de nulle part  
 et n'allant  
 tu hausses les épaules  
 tonne la bouche noire  
 je ne hausse pas  
 épaules raides et dents serrées  
 la très petite fille  
 passe repasse  
 devant la femme aux chiens.

Ici maintenant  
 après longue vie  
 ses joies et ses tourments  
 une femme  
 entend cris noirs de corbeaux  
 dans ses épaules  
 ayant fait front  
 à toutes joies et tourments  
 épaules haussées et dents serrées  
 dans ses épaules  
 au moindre mouvement

hachoir de boucher  
 trique de dompteur  
 se souvient  
 le corps se souvient  
 comme la terre  
 conserve traces  
 plissements et sédiments  
 et sous les rides  
 séismes et tremblements.

•

Enfance  
 vaste aire asséchée  
 quand la mer s'est retirée  
 langues croûteuses crevassées  
 dans les interstices  
 coquilles  
 et sagesse acharnée lovée en spirales  
 longs corps d'insectes annelés de tristesse  
 pétrifiés.

Enfance  
 ère préhistorique  
 quand la mer court à la rencontre des rivières  
 telle le saumon qui revient à sa source  
 résonne  
 affleure  
 si parvient l'écho d'autres glèbes  
 et à tâtons  
 déplie longues et vives antennes.

Au soleil couchant  
sur un sentier doré  
attrapée par un photographe  
avant disparition  
une silhouette grise  
je la regarde  
par degrés  
s'évanouir  
et non sans difficultés  
la laisse aller

subsister  
figure évanescence en soi  
personne à la sortie du bal  
avec qui se colleter  
ni forme ni contour  
sur l'écran de la mémoire  
rouges sans éclat  
noirs sans épaisseur ni lumière  
on est d'ici et d'ailleurs  
on parcourt se mêle  
on accueille  
guette

un jour  
au rebours du soleil couchant  
s'avance un homme  
son ombre s'ancre  
dense  
sur le sentier doré.

Lave rougeoyante  
qui ne brûle pas  
de velours liquide

sa voix

pénètre le corps  
d'un étage à l'autre  
serpente

onguent douloureux  
dissout les concrétions  
panse

et l'on devient à son tour  
liquide.

•

Le chemin monte doucement  
sur un bord  
celui où le regard se porte  
feuillages troués de champs  
en haut  
rien qu'un dos d'âne rocailleux  
le ciel fuit

pied qui se déroule  
jambe qui plie se détend  
entre deux arbres  
le regard s'échappe  
suit le vent

c'est là  
là que voleront  
se déposeront mes cendres  
entre les pierres les pousses  
que je serai  
libre  
mêlée à la terre  
livrée au soleil la pluie la poussière  
le cri des oiseaux

montée  
torse incliné  
allure irrégulière  
au gré des yeux  
qui furètent s'arrêtent  
des mains  
elles palpent caressent  
pierres feuilles lichens de passage  
en haut  
une route un village  
où l'on ne va pas

je m'en retourne  
descends  
une nappe légère  
ondule  
se déroule vers un lointain

tête haute  
buste en arrière  
jambes aux aguets  
devancer les plis

passer sans le voir  
près du havre  
d'où l'on ne reviendra pas  
formes compactes cotonneuses  
au-dessus de soi

vent au visage  
écarter les bras  
s'ouvre une gaze invisible  
ample  
qu'emporte le premier souffle  
je suis sur le sentier  
et  
au-dessus des champs  
entre les arbres les nuées  
diaphane  
et  
présente  
tout en bas  
revenue à moi à peine  
revenue sur mes pas  
je me retourne  
ce n'est pas le même chemin.

•

Une parole coule  
presque continue  
pas un fleuve – trop large  
pas une rivière – trop accueillante  
ni un ruisseau de montagne  
qui saute et joue

un cours d'eau  
sans lit ni berges  
chaud comme le sang dans les veines  
la chair qui palpite  
elle s'adresse à quelqu'un  
pas tout à fait soi-même  
pas tout à fait un autre  
attend réponse  
et dans la lumière jaune de l'hiver  
désespère de ne la point recevoir.

Quand la parole se fait voix  
extrait de son cours  
une phrase des phrases  
sonores  
îlots rocheux aux contours précis  
issus de l'informe  
on s'étonne  
il y manque les points de suspension  
le silence entre les mots  
et la réponse  
désajustée  
comme une fenêtre inadaptée à son châssis  
fait entrer le froid  
autre forme du silence.  
Effroi de la glaciation  
la parole ne sait plus si elle coule  
le corps  
roide  
ramassé autour du vide  
cherche son premier souffle  
il lance un mot un autre



inscrits sur une feuille blanche  
les signes s'arrondissent  
roulent sur eux-mêmes  
comme les cailloux charriés par la rivière  
dessinent des lignes  
se mettent en colimaçon  
tentacules en avant  
ils tâtonnent se rétractent explorent  
craintifs et curieux  
hument palpent  
dehors dedans  
se contractent s'allongent glissent  
laissant derrière eux  
telle la pensée  
une traînée brillant à la lumière.

•

De la table à la fenêtre  
lancer les mots du poème  
la distance n'est pas longue  
aller retour  
les mots sont des choses  
le silence a la forme des paroles  
et cogne dans les oreilles  
étrécit la peau  
lacère les entrailles

chez la femme aux chiens  
entre les molosses encagés  
et leur haute gardienne à crinière grise  
des rangs de petites filles

passaient  
elle  
étrangère  
épaules basses et dents serrées  
sous les yeux brûlants de l'immobile Furie

le silence se fait chair  
les mots se cognent à la blancheur des murs  
s'effacer dans l'obscur de la fenêtre.

Ressurgir  
sylphide aux cheveux soyeux  
les lèvres donnent et se donnent  
rire  
et dans la paix du soir  
vagent les mots griffés  
sur le livre-oiseau ouvert sur les genoux

en tapinois cependant  
enfle et vibre aux oreilles  
la rumeur  
le Silence s'éveille  
bientôt bat le tambour  
court sans fin  
une steppe à l'herbe jaunie  
où rampent des serpents de nuées grises.

Sur le palimpseste de la vie  
glyphe  
ciselé dans la chair  
le Silence ne part pas  
Il revient.



Julien Derôme / *i.e. feu l'index*

Par où commencer ? (par où finir ?)  
Quitte à se dédire par la suite.

*Le transat décrivit un cercle autour de Lucien, qui pivota, entraîné par la force d'inertie. Il perdit l'équilibre et tomba dans l'herbe. Il se releva. L'inconnu serait toujours là. Immobilité. Sa silhouette se découperait sous la lune. Lucien était un garçon peureux. L'homme serait apparu dans son champ de vision sans rien dire, lui provoquant une peur panique. Une deuxième fois, il leva le transat et l'abattit de toutes ses forces à l'endroit où il estimait que se tiendrait la tête de l'individu, mais de manière plus étudiée cette fois, et de biais.  
— Tiens, prends ça !*

Le soir j'écrasais quelques scarabées. J'étais fasciné par la poussière métallique qui recouvrait leur carapace. Je les jetais dans la cheminée. Les flammèches de couleurs absorbaient mon attention et je retenais ma respiration de peur d'être intoxiqué par les bouffées de fumée noire éjectées quand la chaleur du brasier faisait éclater leur carapace. L'agonie de ces scarabées dorés me contraignait à me souvenir de mon enfance – elle aussi dorée, évidemment – et j'avais du mal à m'endormir, ensuite, seul dans ma chambre, la chienne au pied du lit. « Le temps, lui, ne s'arrête pas. »

*Le nez dans l'herbe mouillée, Lucien pivota, ramena ses mains sous son corps et se releva. Une de ses mains était poisseuse, il l'examina puis regarda autour de lui. L'homme ne serait plus là. Il serait apparu et se serait volatilisé comme un fantôme. Comme le fantôme qu'il était. Lucien n'avait pas mal mais il savait que sa main droite n'allait pas tarder à le lancer, à l'endroit où son index venait d'être sectionné par les articulations du transat qui gisait à présent par terre, disloqué.*

Cinq années de suite, dans cette maison de vacances, en compagnie de ma chienne Fillette, j'avais écrit les premiers jets de cinq romans « inoubliables » que j'essayais de finir pendant l'année scolaire. Jusque-là ça n'avait rien donné de concret, mais j'étais coriace et recommençais chaque été un nouveau récit, persuadé de voir un jour mon nom inscrit sur le dos d'un livre rangé dans la bibliothèque de personnes que je ne connaissais pas... et dont je n'aurais pas pu voir la bibliothèque, à bien y réfléchir. Ma vie était devant moi. Chaque été je me baissais, la ramassais qui traînait à mes pieds, et essayais de la relancer en avant, très loin. Après tout, je n'avais encore que 21 ans...

« Les probabilités sont de mon côté », me lamentais-je chaque soir à l'heure où tout se défait, pour me mettre du baume au cœur.

*Il savait qu'il n'avait pas beaucoup de temps. Il devait retrouver son doigt, perdu quelque part au milieu des herbes hautes de la pelouse, et filer jusqu'à l'hôpital de la ville, à vingt-cinq kilomètres de là, pour qu'ils lui recousent avant que ça soit trop tard. Alors il re-*

*tourna dans la maison, ouvrit à sa chienne et l'entraîna jusqu'au milieu du jardin, à l'endroit où reposait le transat brisé.*

*— Cherche, Fifi ! cherche, Fillette !*

En août, à la tombée de la nuit, quand la température était plus clémente, j'aimais emporter un transat jusqu'au milieu du jardin pour y regarder les étoiles filantes. À chaque étoile que je voyais filer, je refaisais le même vœu. Quand il n'y avait pas d'étoile, comme ce soir, à cause peut-être de la lumière de la pleine lune, je regardais les chauves-souris me tournoyer au-dessus de la tête et, les mains posées sur les cheveux parce que j'avais peur qu'elles s'accrochent dedans, tout de même je faisais et refaisais mon vœu. J'avais toujours un peu honte de la simplicité de ce souhait, mais en toute franchise, je n'en avais aucun autre. Aucun.

*« Je veux être écrivain. »*

Parfois j'avais la certitude d'être un artiste, mais alors pourquoi est-ce que je n'étais pas encore publié ? « C'est une question idiote », me disais-je alors, une main sur la tête et l'autre dans la poche, au chaud. « La vérité est d'une complexité qui dépasse les possibilités de ta réflexion. » Mais la vérité, c'était que j'avais encore élaboré une phrase bien compliquée pour une réponse aussi puérile à une question qui l'était tout autant.

*— Fillette, cherche ! allez ! cherche !*

*La chienne, excitée, reniflait l'herbe autour du transat. Lucien l'encourageait tout en vérifiant l'horizon désert. Il y avait des glaçons au congélateur pour*

*conserver son doigt pendant le trajet. Sa main était brûlante.*

*— C'est drôle, je n'ai même pas mal...*

C'était un bel été. Quand je donnais à manger à la chienne, la nuit tombée, je creusais la question en me demandant ce qui me poussait à vouloir être un écrivain. Pour la chienne, ça ne ferait pas de différence, que son maître soit reconnu comme tel ou non. Je savais que ça ne ferait d'ailleurs de différence pour personne. Alors pourquoi est-ce que cela comptait tant pour moi ? Fillette mangeait sa soupe, au moins elle était reconnaissante, mais elle m'aimait comme j'étais, c'est-à-dire comme un non-écrivain, il fallait bien l'admettre. Je savais quand elle avait faim et quand elle avait soif. Je la caressais même plusieurs fois par jour. C'est vrai qu'un livre avec mon nom écrit sur la couverture, qui plus est dans la bibliothèque de gens étrangers, ça ne remplacerait jamais une main qui flatte ou qui remplit la gamelle.

*« Je n'écris donc que pour pouvoir me flatter moi-même ? », me questionnais-je.*

*— Là, c'est bien ma belle... donne ! Donne-moi ça.*

*Fillette l'avait retrouvé ! Lucien avança la main, mais avant d'avoir pu récupérer le doigt, sa chienne le mordilla puis le mastiqua, contente, avant de l'engloutir même. « Non !!! » Il hurla, puis donna un coup de pied dans les côtes de sa chienne, qui fila hors de portée. Feu l'index.*

*Lucien s'agenouilla. À la lumière de la lune, il regarda la plaie qu'il sentait pulser dans la nuit.*

*— Tu es content ? gémit-il.*

Puis je m'étais dit que si j'arrêtais de nourrir ma chienne et de flatter son poil noir et blanc, peut-être commencerait-elle à s'intéresser à mes désirs à moi. À ce que je faisais, penché sur la table de travail tout le temps. C'est pourquoi j'avais passé cette journée à écrire, ou à faire semblant, sans jamais répondre aux glapissements de Fillette. Le soir venu, j'avais prétendu oublier de la nourrir. À l'heure des étoiles filantes, j'avais enfermé la chienne dans la maison. Elle avait faim. Elle aboyait. J'étais bien décidé à prolonger l'expérience, si on peut appeler ça comme ça, malgré la peine que je ressentais à la faire souffrir.

*Il s'allongea sur le dos une seconde puis se releva.*

*— C'est ce que tu voulais ? Regarde ma main !*

*Lucien pleurait, le bras tendu, la main ouverte devant lui.*

*— Tu te rends compte ? Voilà ce que tu as fait !*

*Lucien ramena à lui sa main blessée puis il y accola son autre main, si froide à son contact. Ses deux mains n'étaient plus symétriques. Il sourit pourtant. C'était comme jouer avec un miroir impossible. Comme dans un rêve, en fait.*

Dans mon transat, je réfléchissais à mon histoire. Je ne savais pas où elle allait me mener. En fait, dès le lendemain de mon arrivée, je m'étais précipité sur mes feuillets et avais entamé ce qui était en train de devenir un long monologue constitué de pas mal d'éléments de ma propre vie... La chienne, la maison à la campagne, la solitude, les rêves. À dire vrai, il ne se passait pas encore grand-chose et j'en étais à me demander ce qui pour-

rait bien arriver à Lucien, mon personnage. Fillette qui aboyait, enfermée dans la maison, c'était peut-être un début d'idée. Mais pourquoi est-ce qu'elle aboierait ?

*Un petit scarabée noir et doré se posa sur son bras gauche. Lucien le regarda escalader le dos de sa main et s'arrêter au bout de son index. Le scarabée avait deux cornes alignées sur le devant, comme un rhinocéros. Il redescendit de l'autre côté, chatouillant au passage la pulpe de son doigt. Il arriva sur la plaie écorchée, il enfouit ses cornes dedans. Avec ses pattes crochues et poilues, il se débrouilla pour y enfoncer toute sa tête. Bientôt il disparut en entier dans la main de Lucien qui n'avait rien fait pour s'y opposer. Son doigt repousserait, et dans son sang des facultés nouvelles feraient de lui l'écrivain majeur de sa génération. Une idée fixe.*

« Pourquoi il aboie, ce chien ?! »

Un voisin patibulaire ferait son entrée dans la propriété et menacerait le héros avec une longue et impressionnante fourche de paysan.

« Tu peux pas le nourrir ? histoire qu'il se calme ! »

Il serait trop menaçant et notre héros se mettrait à se défendre – pour se protéger, oui, mais pour protéger sa chienne surtout. Elle avait bien le droit d'aboyer. C'est ce que font les chiens, après tout.

*Lucien retrouva Fillette près de sa gamelle. Il s'affaira à lui donner à manger. De quel droit la mêlait-il à ses histoires d'ego ? À ses rêves ineptes d'Homo sapiens qui se cherche ? Il pleurait, mais il flatta sa chienne en lui demandant pardon. Celle-ci, entre deux morceaux*

*de pâtée à la viande et à l'os, vint lui lécher sa blessure.*

*— Ce n'est rien. Je me suis fait peur, tout seul au fond du jardin sans toi. C'est pas si grave, tu sais. Ce n'est pas si important, un doigt. Tu avais faim, toi ! hein ?*

S'ensuivrait un rude et violent combat à coups de transat entre le voisin et mon héros solitaire « Tiens, prends ça ! », à la fin duquel on trouverait le paysan sans vie, la fourche plantée dans le corps.

Tout à mon histoire, je me relevai et empoignai le transat par les montants du dossier, et l'abattis, de biais, à l'endroit où j'estimais que se serait tenue la tête de l'homme, avec une rage, soudain, que je ne me serais pas cru capable. Feu l'index.





**Stéphane Bernard / *Parcelles***

## Les anciennes forges

*Mais cette douleur m'a fait ce que le feu fait au bois.  
Tout le superflu a brûlé. Ce qui reste est endurci.*  
Mickey Donovan

Autour des pièces effondrées  
où ont longtemps dansé les flammes  
des fourneaux, parmi le béton  
désarmé, l'herbe drue née des  
pluies denses les oiseaux chantent.

Moins l'enfer de la production  
les chambres, elles, sont aujourd'hui noires.  
Les bouteilles de bière brisées  
craquent sous les pieds là-même  
où ses os rompus l'homme suait.

Je frôle les démons graffés sur  
les colonnes. La porte vide au bout  
est pleine d'un soleil carré. C'est mon tour.  
Consumé, refondu, rené. Dehors

la lumière se mêle au vent, et dans  
le vert chartreuse du pré près des chardons  
se tortillent des orvets de lumière.

## Psukhé

Un papillon tremble  
sur le sol.

Je m'accroupis  
sur la rive.

Est-il blessé ?  
Je veux l'aider.

Le papillon tremblant  
s'envole,

me laisse  
de ce côté-ci du fleuve.

## Le refus

*Mais quelquefois l'avenir habite en nous sans  
que nous le sachions, et nos paroles qui croient  
mentir dessinent une réalité prochaine.*

Marcel Proust

C'étaient tous les symptômes du bonheur mort,  
ces vagues souvenirs qui, moraines à vau-l'eau,  
s'entrechoquaient sur la mer pourtant calme des mots.

Le verbe est miroir ? Eh bien, je ne m'aime pas.  
Le poème signale, lève le bras, grave dans la glace.  
Ils sont vrais ses mots : les miens. Je les ai refusés.

## Le sel de la Terre

Juché sur le cairn culminant du Mont Esprit —  
cette petite tour de Babel où pépient tous les silences,

et qui domine le traict — je pense à ce qui  
le constitue : ces gravats qui ont voyagé sur la mer,  
ce vieux lest de l'aller qu'abandonna chaque navire  
contre le sel du retour. Je pense à ça. Et aussi

que j'ai grimpé là avec mon lest à moi. Mais  
cette vue, cet air marin sont des pelles et ces silences

les journaliers qui les lèvent. Et mes tracas,  
ils les débardent. Et chargent à la place un poème.

## La pensée retrouvée

*Nous disposons tous de la perfection  
dont nous avons besoin.*

Hubert Selby Jr.

J'ai écrit, il y a combien de temps et  
sans m'en souvenir, sur ce gratuit d'église,  
le sceau apposé de la mort est un bruit  
simple, et dessous Véronique essuie

le visage du Christ. Et cette pensée retrouvée,  
valériane, est bien agréable, après  
qu'une vie n'a été que la projection  
bruyante de nos silences compliqués.

## La mort au printemps

*Et la terre et les êtres je ne les séparais pas.*  
Marcel Proust

C'est la reconstruction et l'enfant  
cherche sa tortue dans le jardin  
bombardé d'iris et des fleurs des lilas.  
Quand il la trouve elle dort, tête

et pattes rétractées. Il attend.  
Perd patience, la retourne. Un fleuve noir  
de fourmis cataracte d'une carapace vide  
et ton père découvre la mort.

Aujourd'hui les graines de l'été  
lèvent leur dormance où repose  
ta sœur : les îlots des jonquilles  
frémissent avec l'acacia, le myosotis.

## Fouilles

Tu apprends à compter les fourmis avec ton père  
en riant quand une main décidée vous tire l'un loin  
de l'autre. Un mur aggloméré d'heures de silences

et d'écartis se dresse à votre frontière sans haine.  
Sans même l'espoir de la haine. Et tu fouilles, creuses  
à côté ou en toi, guettant le découverture d'une arme

plus ancienne que le mur, susceptible de le briser.

## Le côté de Guérande

Sous la pinède la dune grise.  
Et le galium et l'asperge prostrée.

Là-bas, tout au bout du bras de mer,  
les ongles vernissés des salants.

Et c'est avec la salicorne que  
dévêt le jusant qu'un Ruisdael

nous peint cette saumâtre lumière  
de fin d'hiver sur les vasières.  
Et les prés-salés, le chenal. La plaine.

La casemate, gros dés de béton,  
a roulé de la dune sur le sable

et le hasard gît là, à demi enfoui  
comme un Ozymandias cubiste,

et qui roupille et ne me regarde pas.

## Chasseurs dans la neige

Il fait moins quinze ; c'est la nuit.  
Nous portons nos parkas cousues  
de courants d'air par-dessus nos treillis  
en peau de cigarette. Le gosse de  
Saint-Cyr qui commande l'affirme :  
« Le froid c'est psychologique. »

Oui et c'est cette putain de psychologie  
qui nous fait trembler autour du feu.  
Et les gars jettent de la cendre  
et des mégots au gamin à tête d'oiseau.  
Le piaf a réussi à trouver le sommeil.  
Lui qui a rien, obtient rien, jamais,  
il a trouvé ça au moins : la paix. Et  
pour ça les gars lui jettent de la cendre  
et des mégots, posent un pied sur  
sa hanche et poussent, il doit tomber.  
Ils rient. Quelqu'un crie : « Arrêtez ! »  
Je crois que c'est moi. Ils rient.

## Antédiluviens

Je ne la pleure pas. Je ne me souviens pas  
de l'attachement que j'avais peut-être eu.  
Les sentiments sont antédiluviens. Ils montent  
mais se terrent. Des lézards. Alors la pierre

est un banc pour l'âme. Ce grand pavé blanc,  
posé là, dans l'herbe sous les fleurs du joli  
clos où poudroient les enfants morts, n'a plus,  
et depuis longtemps, de sens qu'en tant

qu'il est la clé de voûte par quoi je tiens tête  
à l'enfance : l'arc du temps de l'enfance,  
l'arc du temps d'homme y reposent front à front.  
Et le jouet est solide, qui contient l'arme.

## Reddition

*Nos existences sont en réalité, par l'hérédité,  
aussi pleines de chiffres cabalistiques, de sorts  
jetés, que s'il y avait vraiment des sorcières.*

Marcel Proust

Ce train  
qui m'a dicté  
il y a peu

un poème  
sur la reddition  
d'un père

entre en gare de P.  
mes yeux  
tombent sur

ces mots  
sur le quai :

*Défense absolue  
de toucher  
aux fils*

*même tombés  
à terre.*

## Spermaceti

Il est inventé,  
nous l'avons forcé  
notre amour.

Nous avons  
poussé des pièces  
triangulaires

dans des trous  
carrés. Et c'est  
avec la graisse

d'une naissance  
d'enfant  
que c'est entré.

## Les voiles auriques

Le bassin est un carré gris sur fond gris.  
L'eau, le ciel, s'il n'y avait pas le vent  
on ne saurait qui est qui. Déjà à peine  
voit-on ce que chaque grain fait par à-coups  
à l'eau du port. Les rafales courent sur  
elle comme de grandes ombres d'aile,  
qui sous la surface coupent, séparent  
comme une lame aujourd'hui et la mémoire.

Il y a un an ce deux-mâts sombrait.  
Un an et puis quoi ? Dans l'air, juste  
deux mâts. Mais sous l'eau, même noyé  
le bateau rêve, rêve un rêve qu'on voit :  
les murmurations des étourneaux au-dessus  
des mâts calmes redéployent ses routes,  
regonflent ses voiles auriques. Il pleut  
et la pluie est au noyé encore le beau temps.

## Jars

*Et je sus que ce cœur ne mourrait jamais,  
car il était entre des mains plus hautes.*

Henry Miller

La berge boueuse colle  
et le drapé bistre d'une bâche  
languit sous l'eau comme  
une chrysalide d'Ophelia.  
Sur l'étang le jars, lui,  
s'entraîne au printemps.

Il chasse l'autre prétendant,  
houspille l'oie, la force  
à l'exil, l'accompagne,  
il cacarde, elle criaille.  
Le second s'éloigne, lève les ailes,  
répète avec une seconde sa parade.

Dans trois semaines je célébrerai  
le premier anniversaire de la  
perte officielle de mon estime de moi.  
... Je quitte les jars, les oies.

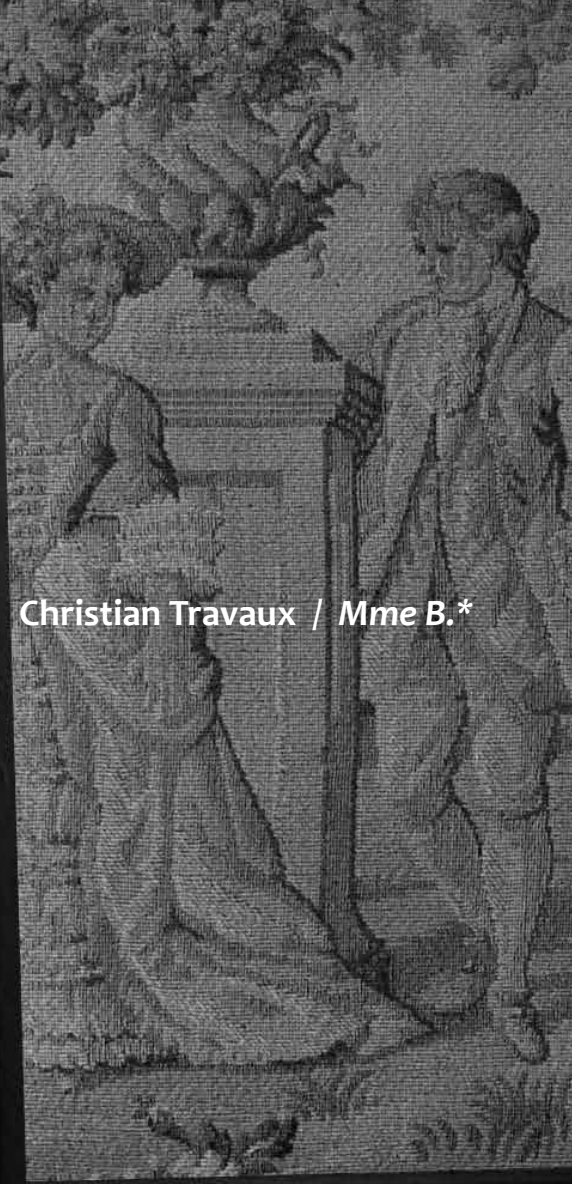
Je reprends ma route,  
mon tour de l'étang, et  
ce tour aujourd'hui est un zéro  
serti d'un pointillé de petites  
flaques : miroirs grège  
dont le cadre est à chaque fois  
cette boue-glu des berges.

## Une magie naturelle

Tu t'adonnes à une magie naturelle.  
Tu fais un tour : « Le pot de sable ! »  
Ton index s'enfonce dans le sable, creuse  
un cratère. Tu y verses l'eau. Jauges  
l'effet produit. Verses encore. Puis tes  
petites mains grattent autour, comme  
l'archéologue et sa brosse, délicatement.  
Tu ôtes le sable doux, sec et brûlant,  
et une forme apparaît. Un parfait  
petit cylindre de sable brun, serré, solide  
repose maintenant dans ta paume.  
On dirait une urne faite de ses propres  
cendres. Je pense à mon dernier poème.



Christian Travaux / Mme B.\*



Une photo est là, devant moi, dans son cadre de bois laqué. La seule que j'ai de Mme B., assise, seule, sur le rebord d'une fontaine. Elle est vêtue d'une capeline blanche, ou beige peut-être (la photo est en noir et blanc), d'une robe grise, peut-être bleue, d'une lavallière ou d'un nœud noir sur le devant, de souliers blancs. Elle regarde le photographe, une main, sans doute, appuyée sur le parapet de la fontaine (je ne la vois pas), l'autre posée sur le devant. Elle porte une montre à son poignet et un collier au cou. Ses cheveux noirs tombent en boucles sur ses épaules et sur son cou. Son regard est comme étonné, ou interrogateur. Ses sourcils sont un peu levés. Et son visage est grave et triste, mais concentré.

Avec cela, qu'ai-je donc dit d'elle ? Rien du tout. L'image n'est que fumée, tout comme le sont mes mots. Rien de vivant. Un visage en deux dimensions, sur un petit bout de papier. Et mes mots, mes mots alignés.

Rien n'est dit ici de ce qui a vécu, aimé, souffert, et puis a disparu. L'image d'une femme est là, devant mes yeux, que je connais comme étant Mme B., et, pourtant, que j'ai à peine connue. Son visage ne me rappelle rien, sinon cette seule photographie que j'ai pu conserver d'elle. Son habillement ne me dit rien. Je ne lui revois pas, dans les souvenirs que j'ai gardés de ces jours passés chez elle, cette robe, cette capeline, ces souliers blancs. Cette image ne m'évoque rien, de sa tendresse, de sa présence auprès de moi, douce et confiante. Rien de tout cela n'a été ici retranscrit. Tout, toujours, s'est évaporé dans l'incendie de nos journées que constitue notre existence, jour après jour.

Et, pourtant, elle est bien là, présente devant moi. Ce n'est qu'une image, je le sais bien. Rien de réel, ni de charnel. Juste un petit bout de papier, arrangé et découpé sur un fond gris. De sa vie, de tout ce naufrage qu'est notre vie, qu'est toute vie, je n'ai pu sauver que cela. Mais, est-ce suffisant pour témoigner qu'elle a existé et qu'elle a traversé ma vie ?

L'eau des jours est, ainsi, limpide, elle s'écoule et ne garde pas, dans ses reflets et sa clarté, comme dans sa transparence, la trace de ce qui n'est plus. Tous, nous sommes voués à ce naufrage, à cet obscur engloutissement qui ne laissera, sur la calme nappe liquide, que quelques ronds d'eau, et puis plus rien. Tout redeviendra comme avant, lisse et calme, et lent, et tranquille, à peine agité par les seuls mouvements des heures, des jours, et des années, sans avoir souci de nous autres, qui passons et nous en allons.

Mme B. est, ainsi, passée, peut-être plus jeune, peut-être plus tôt, que bien d'autres, qui sont encore. Mais, par cette photographie, quelque chose d'elle est conservé là, comme un feu, comme une chandelle que l'on protège avec la main, me laissant croire qu'elle n'est pas tout à fait morte, qu'elle vit encore, mais dans un monde de cendres et d'ombres parfois ponctué de quelques scintillements sur l'eau, quand quelque chose y vient briller et nous avertir que quelqu'un nous parle et nous voit. En cela, elle subsiste encore, mais sous une autre forme, sans corps, sans voix et sans visage, mais en moi, en mon sein, au travers de ces mots frêles, malhabiles et doux, que j'emploie, qui sont ma voix.

Je ne sais pas, au fond, qui était cette femme sur la photographie. Élégante, très élégante même, inquiète aussi, et concentrée – certainement, sur celui qui l’immortalise. Elle regarde sans voir et, en même temps, ses yeux semblent dissimuler quelque chose comme une douleur, ou une souffrance renfermée. La mort, peut-être, qu’elle sait et sent venir, par son souffle si raréfié, de jour en jour plus difficile. Elle regarde et pense à la fois, à quelque chose qui n’est plus, qui s’est envolé avec elle, le jour même où elle est partie, où elle s’est tue.

Cette photographie passe, ainsi, l’obstacle du temps, traverse le lit des années, dans lequel elle s’est couchée et vient jusqu’à moi. Son regard réveille en moi tellement de jours effacés, d’heures, de moments passés avec elle, que je pressens qu’elle veut me parler. Du moins, je veux le croire.

Je me suis souvent demandé, la regardant, assise ainsi, quelle avait pu être sa vie de fille, de femme, d’amante. Je l’ai trop peu connue, sans doute, pour le savoir. Mais Mme B. est, pour moi, une mère, exclusivement une mère, celle-là même que je n’ai pas eue.

C’est matin, c’est jour, aujourd’hui. Une journée encore baignée dans l’eau d’un soleil étouffant, omniprésent. Mais, pour moi, c’est jour d’ombres et d’encre. J’ai fermé les volets, les stores, de la chambre où je suis assis. Fermé les portes et les fenêtres, et toutes les issues de ma vie, pour rester seul, seul, avec elle. Dans le noir, dans l’obscurité de ma closerie intérieure et dans l’ombre de mon passé, ou dans les chambres de mon enfance, pour pouvoir la retrouver, et lui parler.

Lui parler de ce qui m’a été donné de la connaître, sur une période très courte, quelques journées heureuses à peine (mais, ensuite, combien d’années !). Et tout cela a filé entre mes doigts, sans que je puisse en conserver autre chose que de maigres souvenirs, une poignée d’impressions vagues et imprécises et cette seule photographie.

Mais, maintenant que j’y reviens, maintenant que je prends le temps de me retrouver face à ce visage et à tous les autres de mon passé, ces fantômes, ces personnages constitués d’ombres et de vent, de vide aussi, voici que, soudain, ils s’animent, qu’ils revivent, et avec eux tout le reste. Voici que la lumière des heures m’apparaît, que la saveur, la couleur et l’odeur, de ces journées passées chez Mme B. resurgissent par bouffées. Et, avec elles, le bonheur, d’avoir vécu là, auprès d’elle quelques uns des plus beaux moments de ma vie d’enfant.

[...]

---

\* Extrait du manuscrit *Histoires du Sud et de Mme B.*



Damien Cattinari / *Les pierres-miroirs* [extraits]

Les arbres s'éloignèrent sans bruit,  
sans appeler le vent,  
et à la lisière la terre se fit légère,

une hirondelle revint du ciel  
à la forêt : par miracle  
comme à son premier chant.

La robe blanche, tombante  
et aussi luisante  
qu'un ruisseau flottant sur la nuit.

•

Peut-être qu'ils espèrent le dégel  
– aujourd'hui  
sur le sable doré – ou qu'une vague passe  
avec son collier de perles  
et de coquillages –  
comme le déclin doux d'un certain âge  
et de la mer dans sa blanche écume –  
ou peut-être  
que les âmes fatiguées  
désirent uniquement se coucher.  
Mais tel que vient l'été  
– aujourd'hui –

tel que l'air brûle,  
l'ombre ploie – sur nous –  
les uns, les autres –  
qui – sous le ciel –  
ne pouvons partir, hélas !  
sans quelques indignités.

•

Il y a dans le jardin de bleuets  
une présence contraire  
un gouffre noir provocant  
la vibration du soleil.  
Tu le sais – je ne sais pas résister  
au mythe de ma douleur.  
De cette immense eau sans reflet,  
l'image me regarde  
la lumière qui tremble  
– je ne connais que cette innocence.

•

Est-ce encore un rêve,  
si je ne dors pas,  
si l'insomnie me pousse  
vers la folie ?  
Des dizaines de fois, cette nuit,  
j'ai vu le couteau rentrer,

et mes mains ressortir  
de la fourrure. Le sang absent –  
la bête restait blanche –  
chaque fois  
que je frappais –  
en moi – la plaie s'éclaircissait.  
Mes yeux seuls  
devenaient sombres.

•

Je ne pourrais habiter d'autre pays, le bleu,  
la nuit, près des vagues, où la mer sombre  
face aux pensées, le ciel d'hiver  
me donne toujours la force de manquer  
dans la force du silence. Une ombre  
parmi les ombres ; ici, détachées des corps  
ce sont les devoirs urbains que je crains ;  
ailleurs, l'obscurité, le voyage – que sais-je ?  
Je regarde droit devant moi, la mort  
admirable ; je souhaiterais ne jamais rentrer.

•

Certains se convoitent en regard,  
d'autres se dévêtissent, avant la tombée  
de la nuit, le visage masqué, de ce rayon

que procure l'éclat de rire, et l'ivresse.  
Par trois fois j'ai plongé, et les larmes  
résonnèrent tels des clochers.  
Trois fois – les grâces – tombèrent,  
Enfants, voleurs, grands cœurs ! La ville  
couverte d'exploits s'est allumée !  
Chantez votre baisse avec soin.

•

Le chemin s'éloigne encore une fois  
avec l'insomnie je me souviens des  
premières nuits, le froid du cœur  
qui désire un autre cœur – sur la poitrine  
et qui reste là seul, comme de la neige –  
à tomber. J'ai dormi toute une vie  
sans toit ni mur. À raison, au clair de lune –  
faute d'être aimé – l'on peut toujours  
s'empêcher de laisser gagner l'obscurité.

•

Quand je parle, je gémiss,  
j'ai passé des jours sans voir personne  
peut-être parce que je pense trop à l'amour  
ma chambre est un désert, mes pensées,  
la soif, que le vent fait claquer contre les os.  
Mon unique plaisir est de m'allonger à terre,  
sur les tomettes chaudes, et la poussière,

je reçois à cinq heures l'adieu au soleil, le visage  
n'a plus de regard, les yeux accueillent les ombres.

•

Au cœur d'un sous-bois, au milieu de rien,  
une bête agonisait. Je l'ai regardée trembler  
du corps et des jambes. La fatigue du désir,  
le regard fixe, s'abandonnant dans le mien,  
avec une grâce funèbre. Sans s'effrayer,  
sans lutter, elle a fermé les yeux de sommeil  
sur le sable, et s'est laissée tomber. Morte de faim.  
Pas un bruit, pas un cri. J'étais là, témoin,  
et je serai là plus tard. Inquiet. Le ventre rassasié.

•

Frappé par un éclair, un immense arbre  
partirait de mon talon droit jusqu'au bassin,  
de part en part, de la brûlure, pourtant  
ni la frontière, ni le chuchotement d'écume  
ne peut être connu. Je dois encore tirer de la peau  
une traversée de flammes et de poix,  
comme un éclat de gypse sort des entrailles.  
Par le marteau et la douceur de la paume,  
je m'ouvre les veines, et construis le pont.

•

Où tout herbier commence,  
jamais ne sera le cœur ;

car là – où le signe à venir  
se double d'un transparent oublié –

se trouve la bouture sans mélodie  
teintée d'ombres et de plaisirs.

Maintenant charitable, maintenant  
meurtrier. Au sommeil : il est une chose

plus vitale que le repos du corps,  
ce qui se perd sans disparaître.

[...]

---

Poèmes extraits du manuscrit *Les pierres-miroirs* à paraître aux Éditions  
Abordo



Laurent Billia / *La voix est le premier visage*

L'étranger au milieu du jardin  
méprise le matin

ses doigts calleux d'ouvrier  
qui chaque jour recommence  
le travail de la veille

Il attend

il attend de la nuit immuable  
qu'elle lui offre un lit  
une étoile et ses cendres  
Le corps aspiré par

la lune

ne crée pas le chemin

à l'aube personne pour voir  
le pas léger du soleil  
sa pulpe frottée  
sur la fleur

sa caresse a bougé

le rayon qui hier frôlait la co-  
rolle  
aujourd'hui glisse de l'étamine  
vers le pistil

dans l'écart secret  
entre le pas d'hier  
et celui d'aujourd'hui  
un rêve de pollen

étranger au milieu du jardin  
il méprise le matin  
ses doigts calleux  
qui chaque jour recommencent

un pas plus loin

le travail de la veille

il attend  
il attendra  
il attendait

•

Lazare délicat glisse la fleur entre les pages

prudent glisse ses jours entre les pages

la raison vivra vieille à température basse

la raison vivra vieille mais frappe

frappe

derrière le nombril inodore

ressuscitera  
les remugles d'intestin grêle

frappe

derrière la porte de pierre

« Seigneur, il sent déjà, car il y a quatre jours qu'il est là »

ressuscitera  
le désir de cire qui meurt jeune  
et consumé

•

Main négative sur la paroi  
grotte lointaine

*homo*

les archéologues  
les poètes  
savent

*c'est une main de femme*

main absente  
sur une chair de roche  
tracée nette à l'intérieur  
paume et doigts scellent

*à l'intérieur elle sait qui elle est*

à l'extérieur main en conquête  
par nuages ocres  
soufflés d'une bouche carmin  
le monde est à elle

femme

*fut là*

cœur bat

bordée de sang  
qui nappe  
son destin maîtrisé

*sang*

*coulant le long des cuisses  
sur les lèvres croquées de plaisir  
sur un nouveau-né*

sang neuf pour les corps de demain

main négative sur la paroi

*grotte lointaine*

*la trace qui reste est toujours féminine*

•

Jouir croit recoudre  
mais déborde la vie  
et salue la mort

ni les promesses  
ni les caresses  
le poème seul suture

qui grave toujours les mêmes mots

*je seul meurs mais nous  
nous ne mourrons pas*

•

Avant

sous les fanes hautaines des forêts

silencieuses

tu avançais les mains ouvertes  
les yeux buvards  
la bouche humide

gonflé de sang

mais malheur aux visages sans mystère  
aux chants sans échos

*cet instant  
à travers les grincements du lit en  
bois  
aggloméré*

*les coussins rêches du fauteuil*

la fenêtre fermée  
les humeurs immobiles  
ce sourire fixe dans l'embrasure  
tous confirment

la voix est le premier visage  
il faudra du courage  
pour fermer les yeux  
suivre les volutes du chant  
qui mènent au tympan d'

Ariane

on t'aimera vieux

•

La voix est le premier visage  
nous avons manqué de courage  
pour fermer les yeux

appelés par les rides du sud  
qui s'éloignent  
trop vite nous avons dévalé l'adret

en pleurant la nature brûlée  
ses arbres secs  
et ses fruits rares

attirés par le sourire du nord  
qui s'éloigne  
trop vite nous avons gravi l'ubac

en toisant les prairies moelleuses  
leurs eaux jaillissantes  
et leurs odeurs fauves

recroquevillés dans un cul-de-sac  
il faudra faire face aux regrets  
faire cortège au chuchotement

remonter l'adret

pour nous réchauffer à la peau tannée  
des pierres tavelées

et jouir du suc des fruits gorgés de  
souvenirs

nous redescendrons l'ubac

le corps réveillé  
par l'herbe fraîche

et suivre le son des heures nouvelles

•

une ligne bleue pour le ciel

une ligne rouge pour le sang que tu as fait couler

des points blancs pour la paix

une ligne rouge pour le sang que tu as versé

une ligne bleue pour la mer

•

Poème bourreau

proies  
corps flottants  
ces mots ailés volettent dans l'humeur vitrée  
projetent leurs promesses sur la rétine

*« la médecine ne considère pas ce trouble oculaire comme une vraie  
pathologie mais comme un symptôme bénin et sans gravité »*

étourneaux affolés se cognant aux parois du crâne  
mots cuirassés dont il sait l'odeur commune

proies ricanantes qui n'ont qu'un but

capturer le chasseur

*« De fait, il n'y a pas, actuellement, d'études médicales ayant pour  
objet la découverte de thérapies efficaces et non invasives »*

•

Lac immobile

l'aigrette blanche et la foulque noire trop hautes  
se haïssent

ne voient rien que leur dégoût  
ni les reflets des nuages sur l'eau  
ni les plis du vent à la surface  
ni l'éclat des feuilles sous le soleil  
ni le bond bruyant des poissons

au centre de leur haine  
blanche  
l'odeur de boue sur la berge  
noire  
emmure dans les cris livides  
et seules

cachée dans la roselière  
la moucherolle

gris perle et ouverte  
à l'inouï

l'ébrouement d'un lac nouveau, la caresse des cirrus bleu turquin,  
les plumes fronçant le drap prasin, l'œil inondé de vert émeraude,  
le nerf complice du S de la carpe

palpite au milieu du jour  
l'oiseau argenté

pépie pour fêter

les reflets des nuages sur l'eau bistre  
les plis du vent à la surface ocre  
l'éclat des feuilles sous le soleil paille  
le bond bruyant des poissons turquoise

enrobé de présent  
l'odeur de vie sur la berge  
l'instant déhiscent

prêt à l'essor



Muriel Guyon / Vibrations et dissonances

## Ombilical

Il se tait  
 Il garde le silence  
 Même lorsqu'il parle  
 le silence subsiste  
 et les mots qu'il prononce  
 contournent leur propre sens  
 n'y pénètrent pas  
 ne le dévoilent pas  
 Ils forment une fumée  
 qu'il nous souffle au visage  
 Il sourit  
 Nous laisse l'ironie  
 Voile-t-il la face ?  
 Je perds la mienne  
 Je n'ai déjà plus le visage d'une mère  
 L'ai-je été déjà ? Le suis-je encore ?  
 Je suis renvoyée dans un espace sans histoire  
 Je me retranche dans ce que je n'ai pas vécu,  
 pas encore.  
 Il m'attend, me guette.  
 Là où tout serait à réinventer,  
 si simplement...  
 Fils  
 qui m'extrait de mon identité, de ma culture et de mon passé,  
 je crois qu'au fond tu la réclames  
 cette mère vierge de toute pensée,  
 aimante, sans porter le poids de l'amour,  
 vivante, dans les seuls instants qui te sont utiles.

Tu feins de le savoir  
 mais d'une caresse,  
 pourtant  
 tes larmes apparaissent,  
 invisibles.

•

## Jour de marché

1

Un adieu si profond qu'on ne sait même plus de quoi on s'est éloigné.  
 Dimanche, jour de marché. C'est toi qui fais les courses.  
 Le marché : un univers. Tu t'y déplaces d'un pas lent. Assez lent pour pouvoir comparer le contenu des étalages et le prix des marchandises, assez rapide pour ne pas avoir à répondre aux adresses des vendeurs.  
 De sorte que le rythme régulier de tes pas, la vision que tu poses successivement à ta gauche, puis à ta droite, pour balayer par des regards rapides les rangées de vendeurs qui bordent les deux côtés de la route, donne l'effet inverse de ce qu'il est réellement – comme lorsqu'on est dans un train et que l'on croit le sentir rouler, alors que c'est celui d'à côté qui démarre : là, c'est toi qui avances, tandis que les marchands et les marchandises semblent défilier sous tes yeux.

2

Tu n'es pas seule. Tu tiens dans ta main celle du petit garçon. Pas assez grand pour rester seul à la maison. Du reste, il est convenu que, pendant le marché, le Père est libre de disposer de son temps sans avoir à garder le Petit. Le jour de marché, c'est donc toi qui t'occupes de William, c'est convenu ainsi.

Le marché, malgré son rituel, tes habitudes, ta liste de courses, t'occupe une bonne partie de la matinée. Et s'il t'occupe et si tu l'aimes aussi, cet espace où tu choisis ce qui va faire plaisir au Père, il va occuper le Petit aussi. Sans t'en rendre compte, le marché représente un petit espace maîtrisé, un jeu dont tu connais les règles, où tu tentes de trouver les bons produits, vendus par des marchands de bon esprit – pas toujours les mêmes, certes, mais quand même, il y a en a qui sont toujours bons, d'autres qui ne trouvent jamais grâce à tes yeux.

Cet étalage posé à même la route, sur une couverture qui délimite l'espace où l'acheteur potentiel est invité à poser les yeux, c'est malin. Les choses se retrouvent sous les yeux des enfants, offertes à leurs petites mains, à leurs regards qui d'ordinaire se cognent aux camionnettes réfrigérantes, incapables de voir les marchandises exposées à hauteur des adultes. Là, sur cette couverture qui recouvre le sol, figurent des objets animés, colorés, tout en plastique, roses, violets, jaunes, bruyants – d'autres allant le devenir bientôt, car il suffit d'appuyer sur un bouton pour qu'ils s'animent – et le marchand est autorisé à le faire, on le sait.

William lâche ta main, la main de sa Mère, le vendeur lui tend la sienne, exhibant un de ses petits jouets, comme un trophée qu'il va lui décerner. William sait que maman n'achète pas ces choses-là. Et maman sait qu'il le sait. Alors pourquoi s'arrêter, on a compris le principe : un bouton pour que l'objet s'anime, le même pour qu'il s'arrête, c'est bon, on ne rentrera pas à la maison avec. Aux yeux de la Mère, l'objet est laid, éprouvant pour les oreilles, stupide dans ses propriétés. Ta main tient celle de l'enfant. La marche s'accélère. Passons : tu vas lui montrer où et ce que sont les bonnes choses.

3

Jusque-là, tout va bien. Tu maîtrises le déroulé de toutes les actions, tu contrôles tes gestes et, par la-même, ceux de ton Fils, son mouvement juvénile. Pourtant, dans l'écho de ces dimanches matin où le rituel s'accomplit, implacable, bientôt William va te signifier que c'en est fini du petit garçon dont on tient la main, comme le caddie tient dans l'autre. Parce que lui aussi a besoin de son univers.

Tu aurais pu l'entendre, le comprendre, par cette sorte de tangente, ces comportements qu'il commençait à adopter, désagréables, insistants, sortant du cadre, du format où vous formiez une jolie petite famille où l'on s'aimait si fort que plus rien d'autre n'avait d'importance, où vous formiez chacun.e une partie de ce cercle parfait où tout était rond, délicieux et donc forcément éternel.

Ce jour-là, ces jours-là, jours de marché, tu le sauras bien plus tard, une part d'enfance a manqué, s'est dérobée : la tienne. Elle s'est épuisée, est devenue défraîchie, fanée, comme le mécanisme de ces gadgets animés, qui allait s'arrêter un jour, et rendre ainsi l'objet dépourvu de sens, de drôlerie, justement parce qu'il ne servait de toute façon à rien. Plus tard, c'est l'Enfant, qui te le racontera :

« Je déteste les marchés. Je les déteste. Jamais tu ne m'as laissé y trouver ce qui m'intéressait. Il n'y avait de place que pour toi. Mes désirs n'y avaient pas le droit de cité, pas même le simple besoin de jouer. Alors que pour moi, jouer, c'était exister ».

Tu recevras ces mots comme une photo qu'on te plaque sous le nez, comme la preuve irréfragable de ta faute, comme un petit trauma qui marque, irrémédiablement. Un sentiment d'épouvante invisible va soudain t'envahir, te bousculer à

l'intérieur, te faire prendre conscience de la bascule, de la complicité disparue, d'une promesse qui succombe. Adieu, jeunesse. Adieu, candeur.

Aujourd'hui, le carnet qui avait été offert à William quand il était petit appuie sur le fait du souvenir comme une aiguille d'acupuncture. Sa petite écriture d'enfant tient la première page, celle qui t'est la plus chère. La lire confère-t-elle un soin ou une douleur ? Tu ne sais plus. Tu lis, tu lis tout haut : « ce que j'aime dans la vie, c'est jouer ».

Ce sont les seules paroles que William a écrites dans ce carnet où, petit, il consignait ses rêves. Si aujourd'hui ces mots forment une histoire, à qui vas-tu confier la suite, déléguer le travail de réparation ? Faudrait-il tordre les mots ?

•

## Partition

Brouille la frontière  
entre ta vie quotidienne  
et l'expérience qui va t'épanouir  
Brouille la frontière  
entre le dédale urbain,  
le tracé des contingences du jour  
et l'environnement qui va te mettre en couleurs  
les déjections visibles sur le bitume  
chiens, pigeons

Le bruit continu de la circulation des hommes  
dans les couloirs  
fermés  
formés  
de rangs d'immeubles

Reculer  
Fais abstraction de ce que tu vois  
Accueille les sons  
comme les seuls  
et les derniers signes  
de vie,  
de mouvements

Écoute  
l'environnement sonore, urbain,  
humain  
Écoute  
ce nouveau bestiaire d'animaux motorisés  
leurs vibrations dissonantes  
qui pénètrent ton oreille  
Dedans cherche  
l'unité, la mesure  
la musique  
la ville  
majestueuse et hideuse  
sous-marin sortant des eaux profondes  
Écoute, saisis, prends conscience  
ces différentes couches de sons qui  
t'entourent, t'hypnotisent  
ces nuances de gris  
qui grattent le ciel  
tu peux t'en extraire

Concert  
La musique et son rythme, au cœur de ton déplacement  
Qui bat la mesure ?  
Ton cœur ? Ou la pulsion fiévreuse de la ville ?

•

## Ultime tentative

Tu cliques	Il cherche
Tu mets dans ton caddie	De l'eau potable
Tu joues	Pour la première fois
Tu marques des points, mais	Il n'y en a pas assez
Il faut savoir tuer	Il faudra partir
Avec un partenaire	Inéluctablement
Tu détestes	Ces coulées de boue dans la ville
Dans cette salle de jeu	Cette humidité
Sentir	Odeurs de terre au début,
Les moqueries	Nauséabondes
La proximité des autres.	Avec le temps
Lorsque tu penses à	La fille de Massa
Cette chance que tu as eue !	Emportée par le torrent
Ne pas	Y penser
Espérer	Sans cesse
Qu'elle revienne	Survivre désormais
Tenter d'oublier	Préoccupation constante
Cette partie mythique	Trouver ce qu'il faut, boire surtout
S'oublier	À défaut
Dans le jeu	Tenir
Relever le défi	Jusqu'à quand ?
À nouveau	Trouver le sens
Être champion	Du monde
Pour la 2ème fois	De sa vie
Super Mario	Si fragile

Fin de partie

•

## Aisselle

Tu les lèves,  
ces paupières.

Tu l'élèves,  
cette voix  
qui porte  
à peine  
le poids de l'instant.

Tes lèvres  
bredouillent  
me chatouillent.

Ton souffle porte un nom  
si non  
je lui en donnerai un  
comme les vents portent chacun un nom.

Mes doigts sous ton épaule  
C'est là que je me cache

telle  
un sous-marin nucléaire.

Tu me transformes,  
je te sculpte

Fusion atomique.

Deux corps, un seul mouvement.



Claude Caroly / *Restons assis*

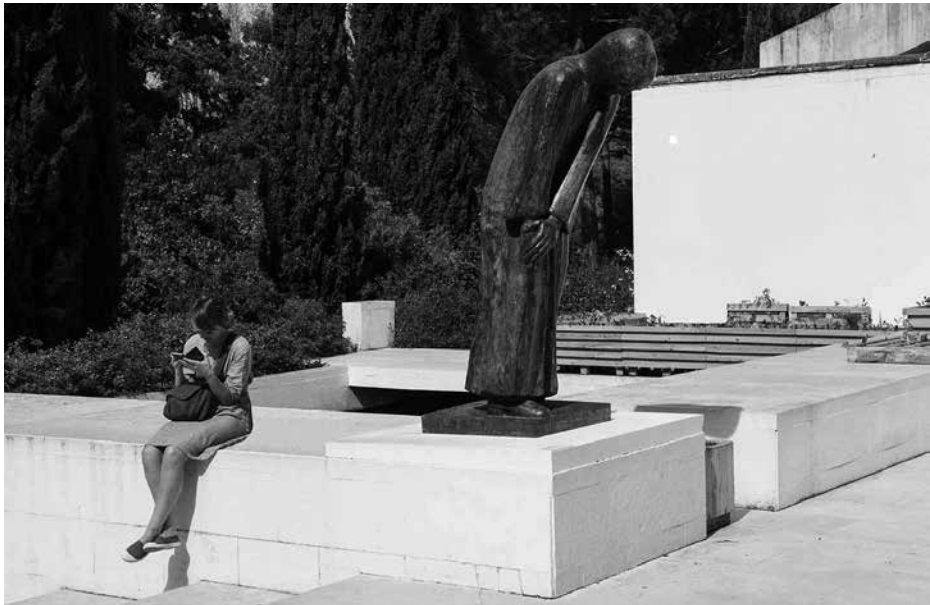




























Rodrigue Lavallé / *Seuils* \*

elle vient avec des noms  
portés comme une ombre  
un linge trop grand  
trop ancien

rebaptisée mille fois  
chaque vie décolorée nous plie  
dans une forme nouvelle

corps changés  
échangés quelque part  
entre deux silences  
deux visages clos

ainsi nos reflets s'effacent  
dans des vitrines oubliées  
(rue Saint-Georges peut-être ?)

mémoire passante comme dans un rêve  
nous portons nos absents

sous la peau

tu as cru la voir hier  
à l'arrêt d'un bus  
mais c'était un reflet sans visage et sans rire

les voyelles de son nom  
s'enroulent autour des pierres  
elles se lovent dans les fissures  
tissent une toile muette

il reste tout autour dans l'air  
l'odeur d'un matin  
dans la lumière basse

quoi d'autre ?

on passe parfois  
devant des fenêtres  
sans rideaux ni présence

on ralentit  
pour sentir ce qui n'a pas eu lieu  
ce qui s'est peut-être  
à peine passé

un verre oublié sur une toile cirée  
un tremblement dans l'air  
entre chien et loup

il suffirait sans doute  
d'un souffle de vent

un battement de cœur  
pour que revienne  
ce qui n'a pas de nom

l'écho singulier d'une présence

le monde entier penche du côté du silence  
on n'a rien vu venir

ça dévie  
comme lorsqu'une phrase  
a été mal prononcée  
et qu'on doit vivre avec

tremble  
dans un souffle  
derrière la tempe  
une vibration minérale  
dans le creux  
où rien ne se dit

ça se tient là entre  
la lumière et l'oubli  
ce qui veille à même le nerf  
dans l'angle mort  
du regard

ce n'est pas que tu oublies son visage  
c'est qu'il ne tient pas

il recule vers quelque chose  
d'avant le nom  
d'avant la voix

une bouche sans lèvres  
des yeux peut-être – non  
rien

juste ce vide à l'endroit du front  
qu'on effleure parfois

•

on dit *elle s'appelait...*  
mais ce qui vient après  
ce n'est rien  
pas même l'oubli

un glissement  
vers  
un espace sans appel

lieu/non-lieu  
où elle serait encore  
sans visage  
et sans nom

il y a parfois  
un froissement léger  
dans le drap  
une ombre sur le mur  
qui ne vient de personne

ce n'est pas une peur  
pas un souvenir  
non  
une absence  
logée au fond du ventre

alors il ne reste rien  
qu'un pli dans l'air  
qui ne se défait pas

---

"Seuils" est extrait du manuscrit *Traverser*





René Thibaud / *Trois contes*

## L'arbre

C'était pas difficile de faire l'amour avec un arbre.

C'était même très simple, et très naturel. Il suffisait de placer au mieux ses pieds, ses jambes, compte tenu de la forme particulière de l'arbre choisi.

Le mien était un platane et c'est cette sorte d'énorme patte d'oie qu'ils ont, contre laquelle j'ai buté, qui m'a un instant déconcerté : il fallait que je plonge en avant pour êtreindre l'arbre.

J'ai plongé.

Je crois qu'il n'y avait personne sur la place mais j'avais regardé très vite et très peu de peur d'y voir quelqu'un et de reculer.

J'avais pris l'arbre dans mes bras. Et j'adorais enfin sans retenue, des mains, des épaules, de la joue, l'écorce doucement rugueuse, les méandres gris, l'aquarelle en peau de mer.

J'étais à nouveau l'enfant tel qu'en moi-même !

Je serrais l'arbre dans mes bras... et là-haut, le ciel bleu d'autrefois ! où repartait la croisière des nuages... où reprenait toute l'enfance son cours interrompu.

Il était temps : l'arbre portait toujours sa pêche miraculeuse d'ocres, en boules, en chapelets, en guirlandes, devant laquelle je m'étais épuisé de mots tout l'hiver, à vouloir répondre aux musiques qu'elle agitait en silence, accueillir en moi sa foison légère et monter à l'assaut de ses feuilles dans ma tête guerrière, pour retomber toujours perdant de cette alchimie, tout chaud dans mes cuisses et crûment éclairé sur mon désert.

Je tenais l'arbre dans mes bras.

Je me sentis soudain serrant ce tronc énorme, d'une solidité, d'une matérialité inattendue : c'était un arbre !

Je voulus le lâcher... regarder autour de moi, retrouver le monde... mais je ne pouvais plus me détacher de lui... il me fallait faire un grand pas en arrière... je n'y arrivais pas, ma poitrine comme soudée à l'arbre.

Il faisait chaud.

J'entendis quelque chose... en moi... comme un bruit de succion... L'enfant ! Le gosse ! Le gosse tétait ! Collé à l'arbre, comme une ventouse, il tétait l'arbre !

Je le laissai faire. Un peu, le cœur battant.

Puis m'écartai, d'un coup. Vloum ! Le gosse me ressauta dans la poitrine, comme un mouton.

J'avais charge d'âme.

Je marchais.

Le gosse poussait en moi. Je le portais. J'étais homme et enfant, maintenant.

Heureux comme un nouveau-né, je marchais, double, grandi et fier, dans l'avenue.

Bientôt le gosse s'agitait, réclamait, il exigeait. Au premier platane, impérativement, il fallait le faire téter... Je tremblais sur mes jambes, je devais me projeter sur l'arbre, à nouveau... m'approcher, vite, lui donner l'arbre. L'apaiser. Je ne sais combien de fois je le fis... Je ne savais plus où aller, toute l'avenue était plantée de platanes, magnifiques, aux troncs blancs, tachés de lait. Il fallait le faire téter, à nouveau. Ces écorces que j'avais tant admirées m'affolaient maintenant.

Je partis en direction de la colline.

Je m'arrêtais aux arbres, je m'habituais à lui, il grandissait, il m'emplissait. Il était insatiable, je grandissais moi-même, pour le nourrir. Il profitait.

Il devenait fort. En quelques jours seulement, il commença à m'encombrer. Bientôt il me gênait, malgré ma tendresse, mon dévouement pour lui. En moins d'une semaine il était si fort que je n'en pouvais plus... que je me résolus à l'abandonner... Il avait les moyens d'être autonome, il était temps de nous séparer, qu'il vive sa vie !

J'allai dans la forêt. Au milieu des arbres, je décidai d'attendre la nuit, pour qu'il s'endorme. Je le ferai téter contre un arbre et le laisserai s'endormir là, sur l'arbre. Je m'étais muni d'une longue corde pour m'attacher à l'arbre et ne pas tomber au cas où le sommeil me gagnerait avant lui. Je choisis l'arbre, je le mis à téter. Je m'attachai solidement avec la corde. Mon corps bientôt tout engourdi, mes bras, mes jambes, mes veines, je m'endormis.

Au petit jour j'étais accroché à l'arbre comme du lierre. Des chants d'oiseaux, limpides, cristallins, coulaient de toutes parts.

Jamais encore n'avais-je perçu des sons si clairs et si flûtés, si harmonieux, et semblant venir d'aussi loin, partir dans toutes les directions de la forêt. Mes oreilles soudain agrandies se dressaient, lissées, pointées et effilées.

Le jour qui se levait venait reconnaître mon corps, un frisson léger glissait le long de mon échine, soulevait des tiédeurs dans ma fourrure, éveillait de la force dans mes flancs.

Une puissante chaleur montait en moi, écartait ma poitrine, gonflait ma gorge, et venait éclater à la surface. Enfin jaillit un long hurlement, cou tendu, museau dressé vers le ciel, je bondis hors de l'arbre !

Léger, rapide, conquérant, je sortis de la forêt. Je n'étais plus le même.

## Le petit soir

Un soir,  
un petit soir  
oubliait tout seul dans un coin d'un grenier  
se plaignait doucement, très doucement  
et personne ne l'entendait.

Ce soir n'avait pas eu de chance, il était tombé entre deux jours de fête. Son papa et sa maman l'avaient oublié derrière eux, ils étaient tellement occupés à faire la fête (une grande fête d'équinoxe qui durait toute la semaine) et lui, maladroit, encore petit, était tombé entre deux journées et n'avait pu se raccrocher ni à l'une ni à l'autre, il avait glissé. Et finalement il avait atterri dans ce coin de grenier, tout triste et ne sachant que faire.

Les autres soirs, eux, les grands soirs, se partageaient le temps et l'espace comme à l'ordinaire sans le moindre souci de lui. Ils avaient fort à faire tout autour du monde, et le faisaient fort bien. Jamais il n'y eut de plus beaux techniciens que ces grands soirs qui fermaient les fleurs, qui entraient en douceur dans les maisons par les fenêtres, se posaient sur les choses et leur faisaient l'amour, d'une couleur.

Ils empruntaient les nuages pour voyager et parfois accrochaient des foulards de soie aux murs des maisons où ils passaient. Ils ne craignaient rien, ils faisaient courir sur leurs doigts les rutillements les plus fous, pianotaient sur les mers, surfaient dans la neige des montagnes. Puis ils plongeaient dans la nuit et ils la traversaient, car ils étaient immortels.

Mais lui, le petit soir oublié, ne savait rien de tout cela, dans ce coin de grenier qui n'était ni de jour ni de nuit mais seulement de bois sec et bien protégé du vent et de la pluie, et où personne ne vivait. Il n'osait pas bouger. Mais tout de même il respirait. Et il venait de s'apercevoir qu'il était tout seul, avec les vieilles planches du grenier.

Alors, il a lâché sa peur et s'est laissé aller à grandir, à grandir... et un petit soir qui se laisse aller a vite fait d'envahir un grenier. Le bois s'est réchauffé, il a craqué, et de très loin les gens ont vu, pour la première fois, le petit grenier éclairé.

Ils ont accouru, intrigués, émerveillés vers ce petit nuage couleur d'or et de rose qui débordait par toutes les fentes du bois, par la lucarne et par la cheminée.

Quelqu'un cria "Attention ! Il va s'échapper !"

Et c'est vrai que la petite cabane semblait ne plus pouvoir le contenir.

"Allez chercher des cordes, des échelles, des fourches et des filets !" cria l'homme.

On apporta des cordes, des échelles, des fourches et des filets, et on captura le soir, qui ne savait pas se défendre, qui n'avait encore rien appris. Il s'était à nouveau fait tout petit et l'homme, qui avait fini de crier, n'eut aucune peine à l'enfermer dans une petite boîte d'allumettes et à l'emporter avec lui.

"Ouh ouh"... faisait le vent

"Ouh ouh"... faisaient les gens qui rentraient tristement dans la nuit froide et dure.

Seul le voleur de la boîte avait chaud parce qu'il courait et que son cœur battait à l'idée de tous les sous qu'il allait gagner grâce à la boîte.

Soudain il buta contre une racine, prit un coup sur la tête

et tomba. Quelqu'un lui prit la boîte et partit à toute vitesse pour la cacher très loin dans une grotte.

"Ouh ouh"... faisaient les gens

"Ouh ouh"... faisait la nuit dure et froide qui lui soufflait au visage et l'homme dut baisser la tête, fermer les yeux et ne retrouva jamais plus son chemin.

Mais là-haut, au bord de la nuit brillante, tous les soirs étaient occupés à se rassembler et à s'éclabousser en attendant les derniers retardataires. Le petit soir oublié était déjà là.

Quelqu'un lui expliquait : "Tu sais, nous les soirs, on ne peut pas rester sur terre quand vient la nuit.

Même si on le voulait, même si on était enfermé dans une petite boîte d'allumettes on ne le pourrait pas. La nuit nous appelle, elle nous attire et puis... elle nous avale. Allez viens, tu vas voir comme c'est bon !"

Et ils plongèrent dans la nuit.

### **Princesse la Galette**

À la belle saison mon grand-père allait tresser l'osier au bord de la rivière, toutes histoires étalées devant lui, sous le vol des mouettes, dans les pattes des pigeons, entre les injonctions cocasses des corbeaux.

Tout était histoire à débusquer, à approcher, à surprendre, à deviner. C'est ainsi qu'il faisait son chemin. C'était un remailleur d'histoires, un rechineur, un rembobineur, qui partout passait, de rue en rue, de ville en ville, de rivière en vallée.

Quand ils entendaient son cri, les gens descendaient de chez eux, sortaient de la cour ou du jardin pour lui donner leurs vieilles histoires à réparer, leurs légendes à redorer, les fables, les contes à rimailleur, à mettre au goût du jour, les accessoires aux pouvoirs perdus, les baguettes en manque de magie, les clés en manque de songes, des bottes, des tapis, des cruches de cavernes d'Alibaba.

Mon grand-père prenait tout ça et repassait un jour ou l'autre avec des histoires en bon état de marche et bien vivantes, au moins pour lui.

Un jour qu'il s'aventure dans un escalier une porte s'ouvre par surprise dans son dos et il veut la refermer illico, pas question pour lui de rester là, c'est trop moche, redescendre au plus vite ! Mais la sorcière tient bon la porte. Elle a mis le pied en travers, elle attrape mon grand-père à l'épaule.

"Pas si vite, remailleur !"

crie l'horrible oiseau qu'elle est, cheveux broussailleux, bec crochu, nez fourchu, menton barbu, les yeux jaunes de dragon ! elle crie

"Entrez donc, rémouleur, j'ai quelque chose pour vous !"  
Grand-père proteste mais elle le tire à l'intérieur et claque la porte d'un coup de galoche. Et de sa voix de crapaud radoucie :

"Venez voir, c'est par là."

Elle traîne grand-père vers une armoire au fond de son antre, plonge le bras dans le dernier rayon du bas, sous une pile de draps jaunis. Elle en sort un morceau de den-

telle toute aplatie comme une galette, qu'elle claque triomphalement dans la paume de grand-père :

"AhAhAh Ah Ah AhAhAhAh ! Allez gribouilleur ! réveillez-moi ça !"

Et mon grand-père stupéfait lui dit "Ça date d'au moins cent ans, je ne peux rien faire."

Elle jacasse de rire

"AhAhAh Ah Ah AhAhAhAh ! Cent ans c'est rien pour une histoire ! Allez réveillez-moi ça !"

C'était sans appel. Il lui fallait vite se mettre au travail. C'est alors qu'on vit la main de grand-père avancer légèrement pour mettre en lumière le précieux chargement qu'il avait sur sa paume ouverte, sa tête se pencher, approcher de la joue puis de l'oreille cette petite chose comme pour mieux l'écouter, en même temps qu'il prononçait lui-même d'une voix très douce qui n'était pas la sienne

"Hummm, il fait chaud !"

Aussitôt ouvrant tout ronds des yeux ébahis vers la petite voix qu'il venait de faire entendre au creux de sa main, et reprenant sa voix veloutée, la sienne, il répondit simplement

"C'est la chaleur de ma main !"

Et dans sa paume ce fut le signal d'un prodige : un sourire se dessina, des yeux rieurs, le rose d'une bouche formèrent un visage qui s'entoura d'une cascade de che-

veux, ruisselant sur une robe de soie, bleue, et deux pieds se posèrent délicatement à côté de ceux du rémouleur !

"Princesse La Galette !" ces mots lui échappèrent...

Mais derrière lui...

"Pas si vite ! Elle est à moi !" criait la sorcière se précipitant comme un rapace sur sa proie, les serres en avant. La princesse affolée, supplia des yeux mon grand-père :

"Rémouleur, si tu m'aimes, mange-moi !"

Rapide comme l'éclair, il avala la galette. Et tout disparut de la jolie princesse, tandis que la sorcière, foudroyée, partait en fumée. Ne restait plus que mon grand-père. Il reprit l'escalier, tituba dans les rues jusqu'à sa mansarde, se jeta anéanti sur son lit.

Dans sa nuit fiévreuse il crut se noyer, emporté par un délire tumultueux jusqu'au petit matin qui le déposa tout suant, épuisé, sur le bord d'un ruisseau. Il tendit la main et ce qu'il toucha n'était pas l'eau d'un ruisseau mais une étoffe de soie bleue, douce au toucher. C'était la robe de la princesse qui s'éveillait à son côté, tout juste sortant des rêves d'une profonde nuit.

Pour lui, pour mon grand-père, c'est maintenant qu'il entrait dans un rêve... Il ouvrit ses bras pour l'accueillir contre son corps mais elle, la femme vêtue de soie bleue, ne l'entendait pas ainsi. Elle sauta sur ses pieds, de quelques pas de danse fit le tour de la mansarde où vivait le restaurateur d'histoires.

Personne ne me demande pourquoi je me suis retrouvée au fond d'une armoire, sous une pile de draps, toute aplatie comme une galette ?" fit-elle, comme au théâtre, "et prisonnière, encore, d'une folle jalouse et maléfique !"

Mon futur grand-père se sentit revenir de loin...  
"Je m'en souviens, dit-il, et j'ai bien failli l'oublier !"

(Un ange passe. Il a un doigt sur la bouche, il fait semblant de connaître des secrets. Elle souffle gentiment sur lui pour le chasser.)

Et puis elle dit en chantonnant, d'une voix qui n'était pas la sienne :

"Un soir, il y a bien longtemps, ma grand-mère assise devant sa fenêtre entrouverte quand le soleil se couche, sent ses paupières s'alourdir, ses mains retomber sur ses genoux. Et le petit foulard de soie qu'elle est en train de broder, qu'est-ce qu'il fait ? Il glisse de ses doigts, se laisse emporter par un souffle de vent.

C'est le vent léger qui visite ma grand-mère tous les soirs. Il est son fidèle compagnon. Il lui apporte les grains de soleil, les gouttes d'eau, les notes des chants d'oiseau qu'elle met dans sa broderie.

C'est le vent, c'est le souffle du vent léger qui transporte les désirs des femmes. Il les met dans les branches, il les porte aux nuages, aux murs des maisons, quand il passe le soir.

C'est le vent, c'est le vent, clament les anges et les chevaliers qui ont des trompettes et des jolis palais de verre mensongers. C'est le vent, c'est le vent, murmurent les poètes, qui n'osent pas tendre la main pour décrocher du

mur le petit foulard qui s'est posé, et qui est, en vérité, encore plus léger que la soie... C'est le vent, c'est le vent des femmes qui ont la peau douce, qui ne connaissent pas les pièges, qui courent dans les ruisseaux et dansent comme des oiseaux."

Puis elle se mit à chercher tout autour d'elle, quelque chose, un petit miroir qu'elle trouva sur le lavabo, un peu d'eau et quelques couleurs pour se refaire une beauté.

"Allons déjeuner !"

Elle trouva une salopette de chantier et ils descendirent tous les deux en chantonnant jusqu'au Café des Platanes.





Pierre Gondran dit Remoux / *Lièvre montre le chemin*

Genêts et callunes  
jaune et mauve enchevêtrés  
habillent mon pas  
dans un nuage de feuilles  
lièvre montre le chemin

Un chêne est tombé  
du désir de faire clairière  
sur son propre humus  
il repose désormais  
l'ombre égarée reste en moi

L'ombelle penchée  
des carottes sauvages  
bourdonne sans cesse  
indifférente au passage  
des bêtes — se tait à mon pas

Voici le ruisseau  
les clématites sauvages  
jettent une arche  
l'eau apaisée en sort fleurie  
j'ai manqué tant de printemps

Paume patiente  
j'attends qu'un têtard se pose  
entre mes doigts  
voilà le plus courageux !  
ah, il tarde à s'en aller

L'immobilité  
inspire des pensées baroques :  
est-ce le caillou  
ou l'ondulant myriophylle  
qui fait chanter le ruisseau ?

Loin de la cascade  
si loin qu'elle est muette  
je crois entendre  
dans le chant d'entre-galets  
l'étourdissement de la chute

Soudain claque un saut  
de carpe brisant le silence  
puis l'étang se tait  
comme l'eau noire s'apaise  
oui : j'ai l'âge de ce poisson

J'entre nu dans l'eau  
entouré de libellules  
vase centenaire  
que j'ai réveillée — zébrée  
de goujons argentés

Matin de juillet  
la peau épaisse du lait  
attirait les guêpes  
au rebord du bol — sais-tu  
qu'un jardin aussi s'éveille ?

Rappelle-toi le jaune  
d'or des fleurs de genêt  
et leur goût ! leur goût  
de pain mâché longuement  
comme un baiser dans le cou

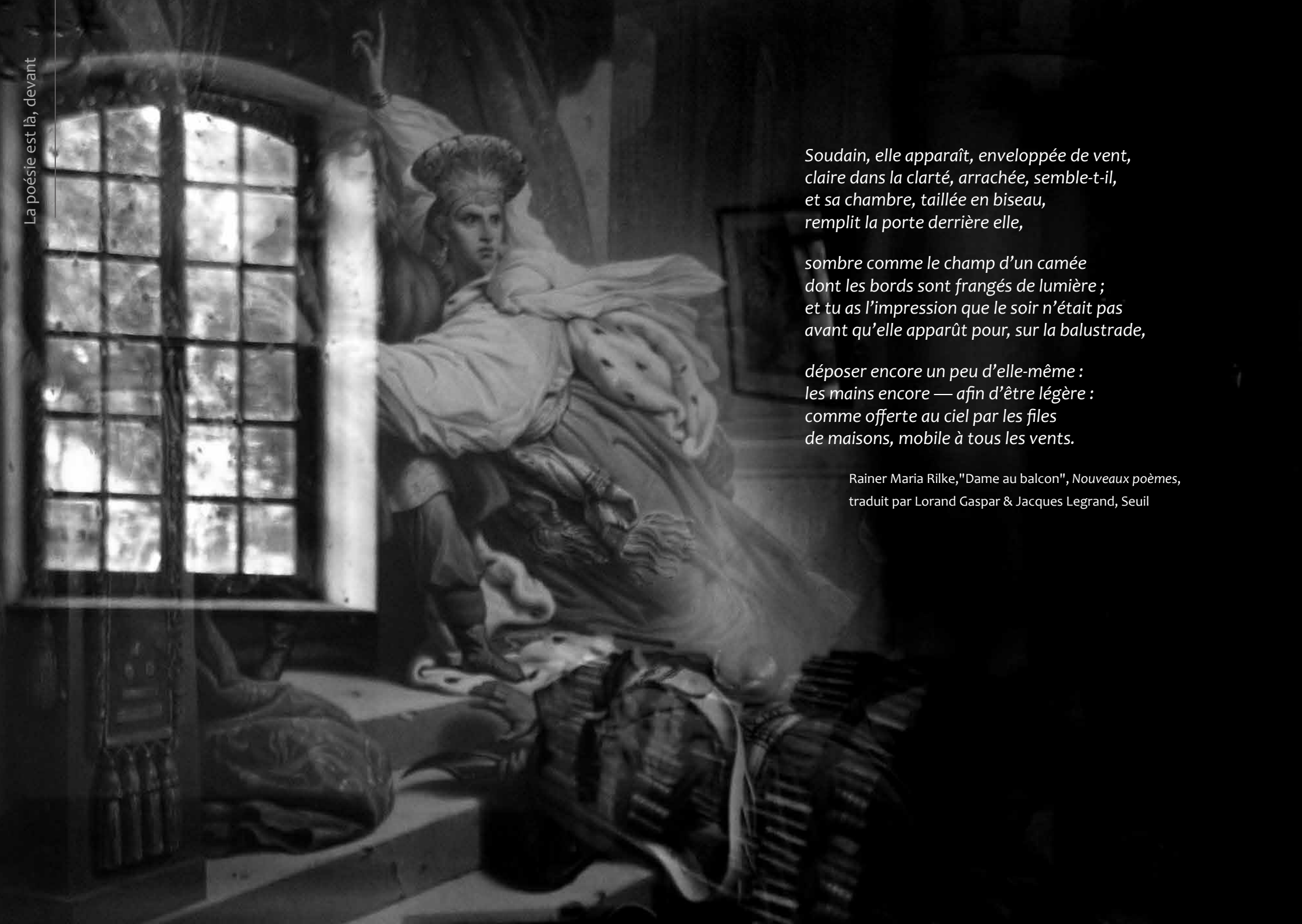
Je disparaissais  
entre les touffes de chiendent  
de fétuques sèches  
au creux d'un chemin creux  
ai-je été depuis plus heureux ?

À l'étang les joncs  
m'accueillaient comme un des leurs  
jambes dans l'eau tiède  
gardons picorant mes orteils  
toute pensée suspendue

Tel un faon posé  
là dans les herbes hautes  
entrelacées comme  
tresses blondes de l'étang  
j'avais la constance des bêtes

Allongé dans l'herbe  
joue quadrillée de l'ombre  
d'une toile d'épeire  
vibrant dans l'air du soir  
s'élevait peut-être un chant





*Soudain, elle apparaît, enveloppée de vent,  
claire dans la clarté, arrachée, semble-t-il,  
et sa chambre, taillée en biseau,  
remplit la porte derrière elle,*

*sombre comme le champ d'un camée  
dont les bords sont frangés de lumière ;  
et tu as l'impression que le soir n'était pas  
avant qu'elle apparût pour, sur la balustrade,*

*déposer encore un peu d'elle-même :  
les mains encore — afin d'être légère :  
comme offerte au ciel par les files  
de maisons, mobile à tous les vents.*

Rainer Maria Rilke, "Dame au balcon", *Nouveaux poèmes*,  
traduit par Lorand Gaspar & Jacques Legrand, Seuil

## > "Le Dactylo Méditerranéen", le pont culturel franco-turc depuis Izmir

Je repense à une phrase de Pizarnik que j'ai lue récemment et qui me semble illustrer de manière très juste la nécessité de la poésie : « Oui, il faut recouvrir avec des poèmes les déchirures, les fissures, les trous »<sup>1</sup>.

Certains bombardent, séparent, anéantissent ; d'autres construisent des ponts et maillent (par-dessus) le vide, pour habiter le monde. Deniz Dağdelen Düzgün, poète, traducteur, tisseur, passeur, fait partie de ces derniers. Ses textes ont été publiés dans divers pays, notamment aux États-Unis, en France et en Turquie.

J'ai connu la poésie de Deniz dans les pages de la revue "la forge" (n°2, 02.2024). J'ai été touchée par ses poèmes traduits par François Coudray, à la fois forts et doux, qui s'enroulent tout autour de l'enfance. J'ai échangé avec Deniz par écrit, nous nous sommes rencontrés au Marché de la Poésie et ce fut le début d'une amitié.



En janvier 2021, Deniz crée "Le Dactylo Méditerranéen", une plateforme culturelle réunissant des artistes contemporains français et turcs : une revue en ligne en version bilingue et une structure qui organise des événements et publie des anthologies. Trente-cinq poètes francophones sont ainsi présents en ligne avec des textes souvent inédits proposés en version bilingue.

*J'aimerais écrire des phrases emboîtées comme des poupées russes. Loger dans leur ventre de bois creux, un secret peut préserver*

*une rose est dans une rose, une abeille dans une abeille*

*j'ai rêvé qu'on t'avait monté la tête à l'envers, si bien qu'il fallait te tenir l'épaule pour que tu ne tombes pas, la tête renversée*

*celui qui ne dit rien, là-bas, ton visage parle pour lui. À chaque fois que je te regarde, quelqu'un court sur ta coiffure (Marie de Quatrebarbes, "Le Dactylo Méditerranéen" n° 4)*

De nombreux poètes turcs sont également traduits en français par Deniz ou d'autres traducteurs invités.

J'ai eu le plaisir de parcourir quelques extraits du travail de Burcu

Yalkın, Özge Sönmez, Özkan Mert et Aytekin Karacoban, mais aussi de la revue "Edebiyat Nöbeti" ("La Faction de Littérature").

*Le palais monte*

*Le palais renforce son armure avec vos faiblesses et il monte.*

*Le palais pousse vos regards vers l'abîme et il monte.*

*Le palais enterre le haut vocal de vos chants et il monte.*

*Le palais élargit son domaine dans la mer de l'État et il monte.*

*Le palais achète vos espoirs avec son or faux et il monte.*

*Le palais monte*

*à l'heure où votre force d'Hercule part en miettes. (Aytekin Karacoban traduit par Aytekin Karacoban, extrait, "Le Dactylo Méditerranéen" n° 8)*

J'ai transmis à Deniz trois mots-cailloux : 1 - quoi, 2 - pourquoi, 3 - demain.

1 - DDD : "Le Dactylo Méditerranéen" a pour vocation de tisser et renforcer les liens culturels entre la poésie contemporaine turque et française. C'est une plateforme vivante qui organise ponctuellement des événements, publie des anthologies et édite régulièrement une revue en ligne. Elle fonctionne comme un carrefour permettant aux artistes de talent – poètes ou créateurs d'autres disciplines – de se rencontrer et de faire résonner leurs voix au sein de nos deux cultures. Des lectures ont d'ailleurs déjà eu lieu à Paris et à Istanbul à plusieurs occasions.

2 - DDD : Amoureux des langues en général, je nourris une passion particulière pour le français. Ayant grandi avec la littérature française, j'ai voulu combler un vide, car je constate que la poésie française contemporaine reste encore méconnue en Turquie. Pour moi, la poésie est un fil magique, invisible à l'œil nu mais que l'on ressent dans chaque fibre de son être. Elle permet de s'évader de la réalité brute pour mieux se reconnecter à l'essence de la vie.

3 - DDD : Je traduis le livre de François Coudray ; ce sera sa première parution en turc. Je prévois également une nouvelle édition de mon anthologie précédente, enrichie de nouveaux poètes. Par ailleurs, de nouveaux événements du "Dactylo Méditerranéen" sont programmés prochainement à Paris et à Istanbul.

Tissons du lien, tissons du sens par-dessus ce monde qui se fissure ; recouvrons-le avec des poèmes.

> <https://www.ledactylomediterraneen.com/>

<sup>1</sup> - lettre d'Alejandra Pizarnik à Jean Starobinski, 17 décembre 1971

## > Osiris, revue internationale de poésie

Osiris est une revue internationale de poésie qui a franchi le seuil des cent numéros, en 2025. Elle est née en Amérique en 1972, et s'est immédiatement distinguée en publiant des auteurs issus de divers horizons linguistiques. Comme le souligne Françoise Hàn « [...] en l'an 2000 [...] Osiris avait publié des textes de plus de trois cents auteurs, en vingt-et-une langues », qu'il s'agisse de l'anglais immanquablement accompagné du français, de l'italien, de l'espagnol, du portugais ou du roumain, du hongrois, du norvégien, ou encore du danois ou du suédois!...



On doit cet exploit pérenne à sa directrice, Andrea Moorhead, une poète née près des chutes du Niagara, qui écrit aussi bien dans sa langue qu'en français<sup>2</sup>. Son féroce attachement à la poésie en particulier, réside dans ces quelques lignes : « Manifester, brûler le drapeau, quitter le pays nous semblaient des gestes en réponse à une réalité sociopolitique étouffante. Il fallait tourner du mode réaction au mode invention. Faire quelque chose de nouveau... dépasser les frontières linguistiques et culturelles...offrir un espace à des voix qui risquaient d'être effacées par

les bouleversements de l'époque. »<sup>3</sup>. Andrea Moorhead, accompagnée de son comité de rédaction qui s'étoffe au fil des ans<sup>4</sup>, publie les auteurs de son choix, quelle que soit leur place dans le paysage de la poésie contemporaine, et surtout, avec une attention indéfectible qui lui est propre, elle n'oublie pas ceux qu'elle porte toujours en elle : « Il y a des voix qui me reviennent, des images qui dépassent leurs poèmes pour ajouter leurs couleurs aux voix qui viennent de naître. »

Ainsi, dans le numéro 17 de 1983 : « Le lyrisme hantant de Jerzy Ficowski (traducteur Joseph Bonenfant) dans son poème

à sa femme Elzbieta, [...] fait allusion à l'Insurrection de janvier 1863, tout en tissant des images d'une beauté solennelle [...] », ou encore : « Dans le numéro 21 (1985) Imants Ziedonis (traductrice, Lia Smits) saisit le moment de mourir, se transforme au fur et à mesure qu'il évoque le passage d'un côté de la conscience à un autre bien plus opaque [...] ». En bref, cette revue incontournable et soignée, de 23 x 15,5, mérite le détour à plus d'un titre.

Depuis le début, Robert Moorhead en est le fidèle et talentueux illustrateur. Elle est disponible aux États-Unis et au Canada (Librairie Gallimard) et peut être commandée ou faire l'objet d'un abonnement, en France comme ailleurs, via l'adresse suivante : < [Osirispoetry@gmail.com](mailto:Osirispoetry@gmail.com) >

Fabrice Farre

1 - Cf. le numéro 23 de la revue "Phoenix", automne 2016, p.38.

2 - Citons, parmi ses ouvrages publiés en français, aux Écrits des Forges : *Niagara, Présence de la terre*, au Noroît : *De loin, Géocide, À l'ombre de ta voix*, aux éditions de l'Atlantique : *Terres de mémoire* et *Dialogue des fantômes*, chez AVM édition.

3 - Pour plus de précisions, voici ce qu'Andrea Moorhead m'annonçait au préalable : « Établir une revue littéraire plurilingue en 1972 a quelque chose d'irréel. Notre adolescence et notre jeunesse ont été marquées par l'assassinat de John Fitzgerald Kennedy en 1963 ; la guerre du Viêt Nam et la guerre froide ; l'assassinat de Martin Luther King et de Robert Kennedy en 1968 ; l'année suivante, Woodstock où la contre-culture américaine battait son plein ; les Émeutes de Stonewall de 1969 ; les Kent State Shootings en mai 1970 ; le Mouvement de libération des femmes... en bref, nous vivions une surabondance de fomentation et révolte qui frappait et transformait chaque niveau de la société américaine. »

4 - aux États-Unis : Maria José Candela et Silvia Scheibli ; en France : Marie-Christine Masset, André Ughetto et Pansy Maurer-Alvarez ; au Canada : Jean Chapdelaine Gagnon, Robert Melançon, George Moore ; en Italie : Laura Caccia et Flavio Ermini, etc.

**Julie Leroi** vit et travaille en Normandie. Elle partage sa vie entre l'écriture et son travail au sein d'une association œuvrant pour l'étude et la protection des mammifères sauvages. Elle écrit des nouvelles et des poèmes.

**Leandro Martín Santa Cruz.** Né en 1977 à Merlo (Argentine) il vit et travaille à Buenos Aires en tant que tatoueur professionnel. C'est en autodidacte que depuis une quinzaine d'années il s'est engagé dans une pratique photographique privilégiant les scènes urbaines, portant une attention toute particulière aux "oubliés de la société", souhaitant par ses images éveiller les consciences en rendant visibles ceux que l'on a l'habitude d'ignorer ou d'oublier.

**Hélène Miguet,** née avant la chute du mur de Berlin, alors que s'éteint René Char ; elle participe régulièrement à des revues de poésie et des mises en voix performatives. Elle a publié *Des fourmis au bouts des cils* (Éditions Citron Gare, 2022), *Comme un courant d'air* (Polder et Éditions Gros Textes, 2022) et *Gargouille* (Éditions Sous le Sceau du Tabellion, 2024)

**Christine Tourasse** est née en 1951. Agrégée de lettres modernes, a enseigné dans un collège parisien et est à présent retraitée. Certains de ses textes, en vers ou en prose, ont été accueillis par des revues : "Le préau des collines", "Friches", "Lieux d'être", "l'Intranquille". Elle a également publié un recueil de prose poétique, *Les croisées du temps*, (L'harmattan, 2013)

**Stéphane Bernard** est né en 1972 et vit à Saint-Nazaire. Il a publié ses textes dans un certain nombre de revues : "N 4728", "Diérèse", "Dissonances", "Rue Saint Ambroise", "margelles"... Il est l'auteur de *Stéphane Bernard & compagnie*, ouvrage collectif, édité par Walter Ruhlmann, mgv2>publishing (2014), *Combattant varié*, Éditions Aux Cailloux des Chemins, Coll. Nuits indormies (2020), *Sole povero* chez Bruno Guattari Éditeur (2023)

**Damien Cattinari** est né en 1993 et vit à Marseille. Après avoir étudié cinq ans la géologie, il est diplômé de l'école documentaire de Lussas (Ardèche). À travers le prisme de la poésie, ses images et ses textes s'efforcent de creuser la question de la fragilité des paysages. *Les pierres-miroirs*, sont à paraître aux Éditions Abordo.

**Julien Derôme** est né en 1972 à Paris. Il a failli finir médecin, puis professeur d'anglais, puis cuisinier, puis libraire, avant de diriger la revue "Borborygmes". Il a publié *Mon cher Rémi* (Éditions Nuit Myrtilde, 2007)

**Isabelle Sancy** est née en 1967. Quelques publications en revue ("Arpa", "Contre-allées", "Terre à ciel", "Place de la Sorbonne" et "margelles"), cinq ouvrages chez Bruno Guattari Éditeur qui lui a aussi confié le pilotage des numéros 16 et 19 de la revue "margelles". Dernière parution : *En présence* - sur une photographie d'Isa Marcelli - (Éditions Les petites allées, 2025)

**Muriel Guyon,** née en 1971 à Paris. A vécu son enfance à l'étranger. Vit actuellement en Auvergne Rhône-Alpes. Elle a fondé une famille, vécu plusieurs expériences professionnelles, notamment dans le milieu théâtral. Un de ses textes a été publié dans le recueil collectif *Les dimanches qui s'éternisent* (Éditions la Boucherie Littéraire, 2025).

**Rodrigue Lavallé,** né en 1972, lyonnais d'adoption et conseiller d'insertion professionnelle. Il a publié des textes dans une vingtaine de revues de poésie contemporaine ("N47", "Nouveaux Délits", "Levure Littéraire", "Terre à Ciel", "Traction Brabant" ...). Il a publié *Hors soi, penché*, (Éditions Éclats d'Encre, 2014), *Quelqu'un peut-être* (Éditions Créature, 2015), *Décomposition du verbe être* (Éditions Tarmac, 2018)

**René Thibaud** est né en 1948. D'abord enseignant s'en va cheminer dans les contes, les fables, le théâtre et la danse. Devient éditeur puis psychanalyste. Des publications éphémères et sporadiques : quelques livres à la Maison de la culture de Grenoble (de 1974 à 1980 dans le collectif *Écriture 75*), des poèmes aux Cahiers de Grignan (1981). Il a publié *La lecture amoureuse* et *Journal de la rivière* aux Éditions Gaspard Nocturne, et traduit deux romans de Neela Govender. Tient de nombreux blogs, que l'on peut trouver via [renethibaud.com](http://renethibaud.com)

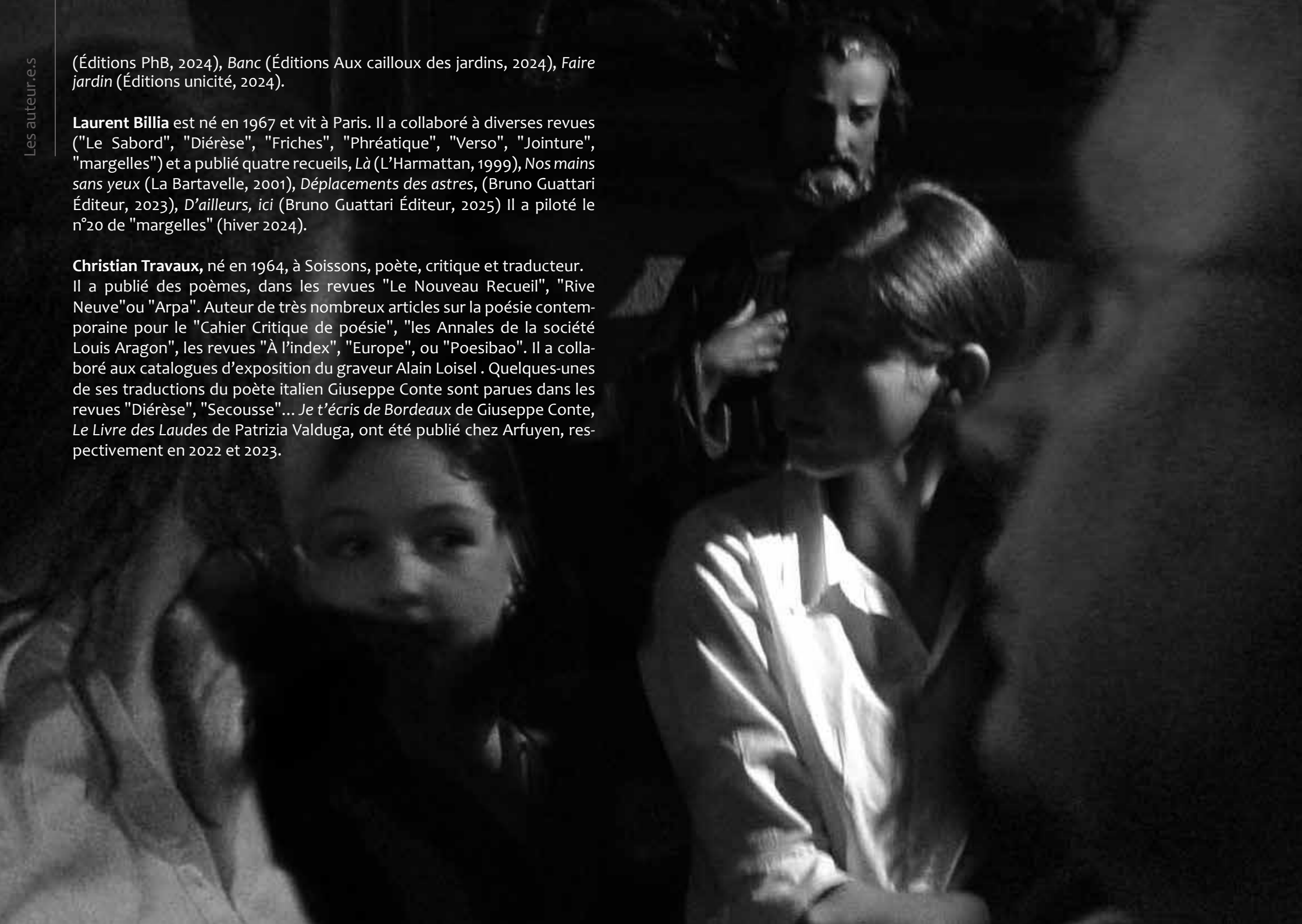
**Claude Caroly,** est né en 1942 à Pointe-à-Pitre, en Guadeloupe, où il a passé une partie de son enfance. Photographe au sein de l'agence de publicité de Robert Delpire, il s'engage à partir de 1971 dans un travail de création plus personnel. Son travail a notamment été présenté au Centre Beaubourg, au Palais de Tokyo, au Bunkamura (Tokyo), au Museum of Fine Art (Montréal).

**Pierre Gondran dit Remoux** est né à Limoges en 1970. Ingénieur agronome de formation, ce parisien d'adoption n'a pas oublié l'étang limousin de l'enfance et vit entouré d'animaux, d'aquariums et de plantes, comme autant de compagnons nécessaires pour traverser la ville. Ouvrages récents : *Petite lithologie amoureuse* (Éditions des Petites Allées, 2023), *Les arbres indéfendables* (Éditions du Pas de l'Homme, 2023), *Quelques bois*

(Éditions PhB, 2024), *Banc* (Éditions Aux cailloux des jardins, 2024), *Faire jardin* (Éditions unicité, 2024).

**Laurent Billia** est né en 1967 et vit à Paris. Il a collaboré à diverses revues ("Le Sabord", "Diérèse", "Friches", "Phréatique", "Verso", "Jointure", "margelles") et a publié quatre recueils, *Là* (L'Harmattan, 1999), *Nos mains sans yeux* (La Bartavelle, 2001), *Déplacements des astres*, (Bruno Guattari Éditeur, 2023), *D'ailleurs, ici* (Bruno Guattari Éditeur, 2025) Il a piloté le n°20 de "margelles" (hiver 2024).

**Christian Travaux**, né en 1964, à Soissons, poète, critique et traducteur. Il a publié des poèmes, dans les revues "Le Nouveau Recueil", "Rive Neuve" ou "Arpa". Auteur de très nombreux articles sur la poésie contemporaine pour le "Cahier Critique de poésie", "les Annales de la société Louis Aragon", les revues "À l'index", "Europe", ou "Poesibao". Il a collaboré aux catalogues d'exposition du graveur Alain Loisel. Quelques-unes de ses traductions du poète italien Giuseppe Conte sont parues dans les revues "Diérèse", "Secousse"... *Je t'écris de Bordeaux* de Giuseppe Conte, *Le Livre des Laudes* de Patrizia Valduga, ont été publiés chez Arfuyen, respectivement en 2022 et 2023.





## Commander / Consulter

Les numéros imprimés de *margelles* – à l'exception de ceux déjà épuisés – sont disponibles à l'achat sur le site de la maison d'édition.

Les versions numériques sont en téléchargement gratuit.

## S'abonner

L'abonnement comprend 4 numéros de *margelles* que vous recevrez au fil des livraisons saisonnières.

**Pour 1 an / 4 numéros > 36 Euros, franco de port**

Les abonnés recevront gratuitement, dès le premier envoi, l'un des numéros précédents encore présents dans notre catalogue ou l'un de nos cahiers [appareil] encore disponibles.

Vous pouvez commander ou vous abonner à *margelles*

- sur notre site (règlement sécurisé par C.B.)  
> [www.brunoguattariediteur.fr](http://www.brunoguattariediteur.fr)
- par courriel, précisant la formule souhaitée ainsi que vos coordonnées postales pour l'expédition (règlement par chèque).  
> [brunoguattariediteur@gmail.com](mailto:brunoguattariediteur@gmail.com)

*Le puits dont la margelle tremble  
A connu vos moindres secrets,  
Quand, au crépuscule, indiscrets,  
Vous y veniez danser ensemble.*

*Et l'on dirait que par ces soirs  
De lune, où l'ombre à l'onde cache  
Un peu de vague, y fait panache  
La pénombre de vos corps noirs.*

Ulric L. Gingras, *Les Guérêts en fleurs*, Éditions Éd. Garand, 1925



12 Euros